

Salah Khelifa

L'EMPEREUR DEMI-FOU

(poèmes)

*Ces textes ont été saisis et mis en page par CAFME, Monastir-Sousse
Tunisie :Tél :00 216 73 460 413-Email :cafme@topnet.tn*

LE BARCIDE ÉDITION

Grains de mémoire

JEAN CHOUAN

Le Grand-Chien a mordu le bruyant équipage
De la nuit épaissie et l'Aurore à l'or las
Le dragon qui m'occit livre encore à son page
Un parfum purulent, somnolent de lilas.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois une orange
Suspendue au cactier qu'on ne peut refermer,
Une ogresse aux abois qu'au couchant on dérange :
L'orge aillée et le blé -tendre ou dur- vont germer.

Je m'avance à pas lent dans le vent qui me frappe ;
J'entrevois dans la brume en courroux Jean Chouan,
Que fait-il, par Allah ? De sa dextre il attrape
Un phalène étioilé que réclame Xansouan,

L'empereur de la Chine où l'ogron tient sa cache ;
Or arrive en courant le Dragon cramoisi ;
L'empereur Xansouan le blasphème, -il se fâche ;-
Le jour meurt, la nuit geint dans le vent qui moisit.

Je m'arrête un instant. Je suis fou, me redis-je.
Où vas-tu ? Me dis-t-on.- M'attaquer à Balfour ;
Sa présence au faubourg tient encor du prodige,
Puisqu'au ciel on est lourd, aussi noir qu'en un four.

Ksibet- el-médiouni, café des sportifs, le 14 avril 2003

LE TERRIBLE EQUIPAGE

Au matin un lutin me présente une orange ;
Il me dit en fureur : « Le chardon va germer. »
Je lui dis l'air moqueur : « je voudrai qu'on me range
Sur l'éclair hyalin qu'on s'apprête à fermer. »

Cependant la Grande-Ourse a crié. Qui la frappe ?
L'empereur en fureur appelé Xansouan.
Dans la Chine il est né -dont fermée est la trappe ;-
En Vendée, il connut, disait-on, Jean Chouan.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois une attache
De molosse enragée dans le vent cramoisi,
Jean Val Jean à Cosette en émoi qui se fâche :
« Nous irons tout à l'heure au faubourg qui moisit. »

Jean Val Jean a parlé. Que j'ai peur ! Me redis-je ;
Une idée a brûlé mon cerveau pis qu'un four ;
Mon cerveau brille encor -cela tient du prodige ;
C'est l'erreur du Führer, c'est l'erreur de Balfour.

Le voussoir a lâché son terrible équipage :
Le Grand-Chien, le Dragon, la Grande-Ourse au cœur las,
Apeuré, je regarde ; on s'en prend à ma page
Ou'on lacère en riant, blasphémant mon lilas.

Ksibet-el-Médiouni, café du port ; le 14 avril 2003

LE PARFUM DE LILAS

Que fais-on à ton fils, troubadour ? -on le frappe,
On le bat. -Oui le bat, troubadour ? - Jean Chouan.
Il est mort, dit l'autour qui jaillit de la trappe
Que pour lui cache en pleurs, en sueur Xansouan.

Un aiglon prend son vol ; dans la nuit, il se cache
Quand se cache un pâtre, au faubourg qui moisit.
Que fais-tu ? Me dit l'ange amoureux -qui se fâche :-
« Je sanglote au couchant, dans mon champ cramois.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un prodige ;
On y grille une armoise, un lapin ...C'est un four,
Me dit-on en riant. Trois fois non, me redis-je
Regardant le ciel vaste, enfumé par Balfour.

Je m'avance en silence. On me lance une orange.
« Sauras-tu, troubadour, quand l'éclair va germer ? »
Me disait Al Boudour dans le vent qui dérange.
« -Quand on va sur ton **chef** le trépas refermer ! »

La nuit veille en lâchant son sinistre équipage.
Je me mords la senestre en ayant le cœur las.
Effrayé, le vent fou, vole encore à ma page
Mon verset, mon poème au parfum de lilas.

Ksibet- el- Médiouni, ibidem; le 14 avril 2003

LE VERSET EMBAUME

Dans la nuit, le vent siffle en dansant ; l'ogron cache
Un ânon qui brait fort dans le soir cramoisi.
Le dragon assassin ne dit mot mais se fâche ;
Il a peur, par Allah ; au couchant il moisit.

Je m'avance à pas gourd. « Où vas-tu ? » me redis-je,
Car j'ai peur du faubourg édifié par Balfour.
Brusquement, apparaît devant moi feu Cadige ;
Tour à tour je suis blanc, je suis noir comme un four.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un satrape ;
Il arrive en courant pour gifler Jean Chouan ;
Le vent fou cependant le poursuit, le rattrape
Et le livre en sifflant au tyran Xansouan.

J'entends dire -au couchant- : « Je voudrais qu'on dérange
Le dragon assassin dont je veux refermer
Le regard vaporeux. « On me donne une orange,
Des grains blonds de maïs qui bientôt vont germer.

Le vent pleure en sifflant, pleure aussi l'équipage
Du bateau divagant, sans mât au cœur las.
Le dragon assassin, *furieux* mord la page
Où fleurit le verset embaumé de lilas.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 14 avril 2003

LE TUEUR DES INCAS

Où vas-tu ? dit le vent. Dans la nuit, lui redis-je.
Il répond : « Pense alors au condor de Balfour !
La cité qu'il construit tient vraiment du prodige. »
-Mon visage échaudé brûle encor comme un four.-

Au faubourg en sommeil, le jour geint ; je m'y cache,
Car j'ai peur, par Allah, du dragon cramoisi,
De l'ogron à l'œil prompt qui nous suit sans relâche,
Pendant qu'échancré, le ciel vaste a moi.

Pourquoi donc as-tu peur ? -As-tu vu le satrape
De Darius, de Cyrus surnommé Jean Chouan ?
Il occit mon poème, il le cache en sa trappe ;
Le secourt le tueur des Incas Xansouan.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois une orange,
Un œil ord, distordu, que je veux tant fermer,
La sultane Al Boudour -que mon vers seul dérange-,
Un couffin plein de grains, quand l'horreur va germer.

Or la mer en courroux a lâché l'équipage
Du bateau de Rimbaud divagant, le cœur las.
Le Seigneur féodal mande encor son vieux page :
« Pour ton roi, va cueillir des bouquets de lilas ! »

Ksibet- el- Médiouni, ibidem; le 14 avril 2003

GRAFFITI

Le marin a sauté par-dessus le bordage
Du bateau divaguant dans le jour aveuglant.
Le soleil, qui dévide en grinçant son cordage,
A crevé l'encensoir du voussoir de son gland.

Devant moi, je revois louvoyer la vipère,
Le cobra nous piquer méchamment, sans recours.
Dans le ciel crevassé, l'ânon gris vitupère ;
L'ouragan des brigands tient encor son discours.

Quand j'avance à pas lent, j'aperçois un phalène,
Une abeille, un muguet dans la nuit qui s'endort,
Un bourdon qui voltige aérien sur la plaine,
Le vent lourd au chant gourde, - il éteint ma voix d'or-

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la balance,
-On y mit du **fiel** descendu des grands cieux,
Un guerrier étranger, appuyé sur sa lance,
(Son visage étiré, par Allah, est anxieux).

Quelqu'un dit dans la nuit : « Troubadour charitable,
Écris-tu des versets aux élans amoureux ? »
Il se tait ; pourquoi donc ? -on a peint sur sa table
Un dragon, un ogre purpurin vigoureux.

Ksibet el Médiouni, ibidem; le 14 avril 2003

LES TAUREAUX VIGOUREUX

Qu'as-tu vu ce matin ? - le serpent, la vipère !
Le dard ord de la nuit m'a piqué sans recours.
L'ouragan affolé, crie encor, vitupère.
Apeuré, l'or se tait dans le soir sans discours.

Le jour geint, le jour meurt, la nuit dort dans la plaine.
Le vent sourd pleure encor, car il perd sa voix d'or,
Cependant qu'un bourdon, poursuivi d'un phalène,
A piqué mon abeille au rai d'or qui s'endort.

Devant moi, j'aperçois du couchant la balance,
L'étang âcre où s'ébat un aède **anxieux**.
Je prends peur : un hussard m'a piqué de sa lance
Quand j'entends sangloter les Gémeaux dans les cieux.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois une étable
Où se presse un troupeau de taureaux vigoureux,
Un trouvère amoureux, accoudé sur sa table,
Un pâtre qui fredonne un verset langoureux,

Un marin qui sautille à côté d'un cordage,
Dans le vent émouvant et l'éclair aveuglant,
Un flot vif qui parvient au, sommet du bordage
Du bateau divagant éprouvé par son gland.

Ksibet el Médiouni, ibidem; le 14 avril 2003

LE PECHEUR AFFOLE

La nuit naît dans le sang ; j'aperçois un phalène,
Un pâtre étêté dans la nuit qui s'endort,
Le vent mou qu'on balance au-dessus de la plaine,
Une abeille engrossée, accrochée aux fleurs d'or.

Je m'avance à pas bref dans le vent qu'on balance ;
J'aperçois un soldat, au visage **anxieux**,
Qui s'appuie en rêvant vaporeux sur sa lance
Aiguisée au feu doux, rallumé dans les cieux.

Or le vent me murmure : « Es-tu donc charitable ?
Porte au bourg orphelin ton verset amoureux ! »
Je me tais ; le vent dit : « j'aperçois sur ta table
Ton cantique hyalin. » - je le sais langoureux.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la vipère,
Un naja, le serpent au venin sans recours,
Un scorpion au dard long que le bourg désespère
Et l'aurore orpheline, égarant son discours.

Un marin a sauté par-dessus le bordage
D'un navire enivré sous le ciel aveuglant ;
Un pêcheur se saisit brusquement d'un cordage ;
Il en frappe en hurlant le vieux **chêne** et son gland.

Ksibet el Médiouni, ibidem; le 14 avril 2003

LE VOUSOIR ORPHELIN

Le Grand-Chien, la Grande-Ourse ont griffé la Balance
Je suis triste au couchant ; je sanglote **anxieux**.
Je m'avance en tremblant ; le Dragon de sa lance
M'a percé la poitrine en criant dans les cieux.

Que fais-tu ? M'a dit l'Ours.- On te dit charitable,
-Sans rancœur dans le cœur- ; au contraire, amoureux.
Je me tais, je sanglote accoudé sur ma table.
Sur ma tête un oiseau chante un chant langoureux. (Siffle)

La nuit dort en gésine ; elle a peur du phalène
Qui voltige en courroux puisqu'il teint sa voix d'or.
La nuit dort en gésine ; on occit son haleine.
Qui va là ? Qui va là ? -c'est la sœur du condor.

Dans mon rêve échancré, le Dragon vitupère ;
L'Orgon vole à son aide ; il m'occit sans recours.
Devant nous, à genoux, j'aperçois la vipère,
Un scorpion, un morpion, le **chiot** sans discours.

Un marin a sauté par-dessus le bordage
Pour tomber dans le flot, sous l'éclair aveuglant ;
Il s'accroche en criant à l'ergot d'un cordage
Que fait choir le voussoir orphelin de son gland.

Monastir, café du Marabout, le 15 avril 2003

LES CIEUX PROFANES

Je m'avance en silence, à l'entour d'une étable.
Le vent souffle en son cor, -on le dit amoureux.-
Un **diacre** au sang âcre a posé sur ma table
L'évangile aux versets hyalins, langoureux.

Le dragon a fendu le voussoir, la balance,
Les gémeaux orphelins au visage **anxieux**,
Le chemin lactescent, parfumé de silence.
-Profanés, rubescents, Grand Seigneur, les sept cieux !-

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un phalène
Qui voltige au-dessus d'un étang dont l'eau dort ;
C'est la nuit qui se meurt ; je retiens mon haleine.
Une abeille a pleuré ; mon chant teint sa voix d'or.

Je m'avance à pas gourde ; j'aperçois la vipère
Gara mante, au Grand- Erg, -le vent perd son discours.-
Le Dragon maudit l'Ogre assassin, vitupère ;
Il enfonce en son cœur l'aiguillon sans recours.

Je me tais ; le Dragon prend alors un cordage
De géhenne attisée, un éclair aveuglant ;
Ou'en fait-il ? Il les lance, au dessus d'un bordage,
Dans la mer océane où **flottille** un seul gland.

Monastir, ibidem le 15 avril 2003

LA TOMBE DU DIEU BAL

Or s'érige au couchant trébuchant la chaumine
Où vit seul le pâtre du faubourg **soucieux**.
Le dragon de la nuit écrabouille ou domine
Les vieux monts de la honte aux sommets disgracieux.

Je m'avance en silence, à pas lent, je me mire
Dans l'étang qui se moire où s'enfonce un palan.
En silence, un lutin m'a donné de la myrrhe,
De la gomme arabique en marchant à pas lent.

Quand un gnome a vendu le parfum de ma lyre
A mon frère utérin, on lui dit : « Es-tu fou ? »
Il répond orgueilleux dans le vent en délire :
« Demain soir, j'irai seul en chantant à Corfou. »

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur le monde
Un nuage acariâtre, attisé par Scipion,
Un péri du Berry dans le vent que j'émonde,
Un scorpion à sept nœuds qui trucidé un morpion ;

Cependant je m'avance en silence ; un satyre.
Saute en l'air comme un diable ; il poursuit Hannibal ;
Hannibal a pleuré-je connais son martyre-
Sur la tombe échancre où gît seul le dieu Bâl.

Monastir, ibidem, le 15 avril 2003

LE MONT DES DEMONS

Qui te donne en chantant grains d'encens, grains de myrrhe ?
Je ne sais, dit l'aède en marchant à pas lent.
On lui dit : « C'est la nuit aux abois qui se mire
Au regard du dragon qui vous tisse un palan. »

Le trouvère a donné les parfums de sa lyre,
De sa viole engrossée en criant : « Je suis fou ».
Le voussoir dans le noir lui rétorque en délire :
« Cours alors te soigner dans un temple à Corfou ! »

Le vent grince au ciel bas ; il s'ébat sur le monde.
Devant moi, j'aperçois les guerriers de Scipion,
Que font-ils au couchant rubescent que j'émonde ?
-On les voit aiguïser-, mettre en rut, - un scorpion.

Dans mon rêve attisé, j'entrevois un satyre,
Des bacchants sans piquants, un sorcier, Hannibal,
Jésus-Christ le Messie, abreuvé de martyre,
Et Judas l'hypocrite au giron d'Hammon-Bâl.

Je poursuis mon chemin ; j'aperçois la chaumine
Où se loge un errant inconnu, **soucieux** ;
Un pâtre l'a bâtie en un champ que domine
Un vieux mont de démons au sommet disgracieux.

Ksibet el Médiouni, café des sportifs; le 15 avril 2003

LE BOURG ORPHELIN

Je suis seul ; or j'entends le chant doux de ma lyre ;
Qui la pince au couchant ? Le vent gai ? Je suis fou.
Le trouvère a perdu sa cervelle en délire,
Dit le scribe à l'œil tors ; qu'il s'en aille à Corfou !

Oui me pince au couchant déhiscent ? Oui m'émonde ?
Je suis triste -à vrai dire- en parlant à Scipion
L'Africain, le Romain qui régna sur le monde
Par le feu, par le sang reflleuris du **scorpion**.

Or Scipion disparaît, j'entrevois un satyre
Enivré dans les bras purpurins Hannibal
La **Vierge** et son Fils sur le mont du martyr,
Le cénacle abreuvé du sang ord du dieu Bâl.

Je m'avance en silence en cueillant de la myrrhe,
De l'encens, du benjoin ; je m'avance à pas lent.
La nuit dort, le chien ord la regarde ; il s'y mire.
Le dragon hisse encore en fureur son palan.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la chaumine
Où sifflole au couchant le vent tors, **soucieux** ;
J'aperçois en marchant le vieux mont qui domine
Mon gros bourg orphelin au visage **anxieux**.

Ksibet El Médiouni, café du port, le 15 avril 2003

LE FAUBOURG EN VEUVAGE

Ce dragon que fait-il ? Il étend sur le monde
Un linceul purulent, présenté par Scipion ;
Or l'assiste un ogron que le vent fort immonde
A piqué dans son sein de son dard de scorpion.

Au faubourg en veuvage a dansé le satyre,
Ont chanté les guerriers que conduits Hannibal
Dans le vent assassin, engraisé du martyre
Des errants divagants, fossoyeurs d'Hammon-Bâl.

Au faubourg en veuvage, a volé de ma lyre
Un pleur long dans le soir ; j'erre alors comme un fou.
La nuit sort de ses gonds. Elle a dit en délire :
« Le trouvère affolé doit aller à Corfou. »

Dans mon rêve échancre, j'aperçois de la myrrhe,
Plusieurs grains de benjoin, un cordage, un palan.
Je m'avance à pas fin ; dans la nuit, je me mire.
Je sanglote -est-il vrai- je m'avance à pas lent.

J'aperçois en pleurant devant moi la chaumine
En pisé d'un errant en émoi, **soucieux**,
Un ânon effarant sur un mont qui domine
Le faubourg en veuvage au visage **anxieux**.

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

LA VALLEE EVENTREE

Où va tu, troubadour ? Rencontrer le satyre,
Dionysos en haillons, les soldats Hannibal,
Les bacchants occiseurs qui font choir le martyr
Sur le bourg sans labour où se meurt le dieu Bâl.

Je m'en vais à pas gourde dans la nuit que j'émonde.
Malgré moi, j'aperçois le couteau de Scipion
Qui rejette en brillant du sang vif sur le monde.
Je sanglote au couchant, car me pique un scorpion.

Je poursuis mon chemin quand jaillit de ma lyre
Un parfum pour défunts ; qu'est-ce alors ? Je suis fou.
Vers moi vient un ogron, - dans la nuit en délire.-
Il m'arrête en jurant et m'envoie à Corfou.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois de la myrrhe,
L'encensoir, l'échanson qui s'avance à pas lent.
Le dragon crie encor; dans l'horreur il s'admire ;
Il exhibe au grand vent un cordage, un palan...

Je m'avance en pleurant quand je vois la chaumine
De l'aïeul laboureur qui vécut **soucieux**.
Devant moi, monte au ciel un djebel qui domine
La vallée éventrée aux **oueds anxieux**.

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

LE COQ AGRESSIF

J'entends vite au matin du parfum la sonate ;
-Ou'elle est triste, ô Seigneur, sous ce ciel qu'on suspend !-
Dans le vent vapoureux, dont tressée est la natte,
Je m'en vais à pas creux transpercé d'un trépan.

De la nuit coule encore une humeur purpurine.
Devant moi, j'aperçois la jument de Syphax ;
Sur mon chef, le ciel croule, épanchant son urine
Sur Leptis, sur Tunis, sur Rungis, hors de Sfax.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur la crête
D'un vieux coq agressif un éclair de sabots.
A la nuit à l'œil tors quelqu'un dit : « Sois discrète !
Attention au condor, au Maudit, aux nabots ! »

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la Démonne ;
Elle arrive en courant pour roder dans le blé,
Dans le ronce acariâtre où le vent s'époumone ;
Que veut-elle ? Enfoncer le faubourg accablé.

Effaré, je regarde en tremblant dans ma chambre ;
J'y revois, par Allah, mes bouquins familiers ;
Un lutin fort taquin y répand des grains d'ambre
Sur la plinthe échancre, au-dessus des piliers...

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

DIALOGUE DE SOURDS

On me dit : « connais-tu la cité purpurine ? »
Je réponds : « je connais le coursier de Syphax ».
On me dit : « Connais-tu le dragon qui burine
Ton faubourg ? Je réponds : « je m'en vais hors de Sfax. »

On me dit : « Connais-tu cette aurore indiscreète ? »
Je réponds : « Entendez ce boucan de sabots ! »
On me dit : « Troubadour, es tu né dans la Crète ? »
Je réponds : « Évitez l'attisoir des nabots ! »

On me dit : « Entends-tu crier la Démone ? »
Je réponds : « Voyez donc mon faubourg accablé ! »
On me dit : « A l'errant donne alors ton aumône ! »
Je réponds : « la Démone a brûlé seigle et blé ».

On me dit : « Dans ton rêve as-tu vu des grains d'ambre ? »
Je réponds : « Esseulé, je m'adosse au pilier. »
On me dit : « Troubadour, que fais-tu dans ta chambre ? »
Je réponds : « J'oins mon cœur du Verset familial. »

On me dit : « De Mozart connais-tu la sonate ? »
Je réponds : « Humez l'air qu'à la voûte on suspend ! »
On me dit : « La nuit perd le parfum de sa natte ! »
Je réponds : « La lui prend le poinçon du trépan ».

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

LES AIEULS DES NABOTS

Dans la plaine ébréchée, à l'aurore indiscreète,
On entend crépitant un boucan de sabots.
A Senestre, on me dit qu'on est fils de la Crète
Qu'à Crossoos étaient nés les aïeuls des nabots.

Je me tais. On poursuit : « Quand fais-tu ton aumône ?
Effrayé, je me tais ; je m'endors dans le blé.
Or Satan vient me voir, que poursuit la Démonne :
« On me dit que ma fleur t'a toujours accablé. »

Je me tais ; or Satan de poursuivre : « En ta chambre,
J'ai brûlé l'encens noir à l'entour d'un pilier ;
J'ai broyé des grains ords -mélangés de grains d'ambre-
Au moulin d'un compère au relent familial. »

Dans mon rêve échancre, la cité purpurine
Du dragon assassin déplaît fort Syphax ;
Il a dit à Juba : « Vois le ciel qu'on burine
Dans le feu, dans le sang déhiscent, hors de Sfax ! »

Je m'arrête en pleurant. Écoutant la sonate
Du vent fou, je m'accroche au chant pur qui s'épand.
La nuit vient à pas lent ; je la prends par sa natte
Au parfum qui me pique aussi fort qu'un trépan.

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

LA SONATE DU CADI

Le vent siffle au couchant. Le dragon s'époumone.
L'ogron hurle en chantant, louvoyant dans le blé.
Je demeure interdit ; j'entrevois la Démonne ;
Elle ulule au couchant rubescent, accablé.

Le dragon s'époumone ; il s'avance en ma chambre,
Y délabre en fureur la toiture, un pilier ;
J'y rejette, en fumant de terreur, des grains d'ambre,
Mon bouquin enroulé dans un vers familier.

J'aperçois cependant la cité purpurine
Où s'ébat le dragon amoureux de Syphax.
Je m'en veux à mourir, car au bourg on burine.
L'orphelin divaguant qui se meurt hors de Sfax.

Dans mon rêve échancré, je me vois sur la Crête
D'un pays tortueux, traînant des sabots
Alourdis par le plomb, par le fer de la crête ;
Je me vois assourdi par les cris des nabots.

Un vieux gnome étourdi m'avait dit : « la Sonate
Du cadi de Cadix -qu'au voussoir il suspend,-
Ou'en dis-tu, troubadour ? » Le parfum de ma natte,
Mon benjoin, je les donne au cadi sans trépan.

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

LA CITE PURPURINE

Dans mon cœur sans rancoeur on répand des grains d'ambre.
Dans ma chambre obscurcie, on élève un pilier.
Je demeure interdit; esseulé dans ma chambre,
Je récite avec verve un Verset familialer.

À l'entour du faubourg, j'aperçois la Démone;
Elle a dit à l'ogron - qui s'ébat dans les blés - :
"Je me pais goulûment chaque instant de l'aumône
Qu'on destine à la veuve, à l'errant...accablés".

Je me tais, car je sais que l'aurore indiscrete
Parle encore à Satan, parle encore aux nabots;
J'ascends vite en sueur sur le flanc de la crête
Qui surplombe un faubourg écrasé de sabots.

Dans mon rêve échancre, me parvient la sonate
De la nuit assassine ou de l'ogre au trépan.
À pieds joints, je sautille en pleurant sur ma natte
Qu'a tressée un vannier dans le noir qu'on répand.

Dans le soir, j'aperçois la cité purpurine,
Éventrée à l'aurore à l'œil tors par Syphax.
Son cheval **alezan** caracole; il urine...
Mais où suis-je, ô Seigneur! Au désert, loin de Sfax

Ksibet-el-Médiouni,, ibidem, le 15 avril 2003

L'ESCABEAU

Dans une arche éventrée a filtré le déluge;
Le sorcier émacié fume encor le pavot.
Le dragon furibond a souri dans sa luge;
Il va droit à coup sûr au fond creux du caveau.

Le voussoir a fait choir un torrent de tendresse ;
Qui va là? dit l'ogron en errant dans la bois.
Le dragon furibond brusquement se redresse;
Il répond qu'il a peur pour l'ogresse aux abois.

Je m'en vais à pas bref; j'aperçois Hadrumète;
On y chante à l'aurore en jouant au ballon.
J'entrevois dans le ciel hyalin la comète,
-Son tueur clandestin qui se meurt au vallon.-

Dans mon rêve échanré, j'aperçois l'Épouvante
Elle arrive en courroux ; le relent de sa voix,
En mon cœur sans rancœur, à la corde émouvant,
Sème un chant aiguisé, qu'esseulé, j'entrevois.

Quand je vois en pleurant l'indécis crépuscule,
Que s'agite un chant doux, aérien, dans le vent,
Je cours lire en dansant mon unique opuscule
Dont je cite un verset -l'escabeau- très souvent.

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

LA LUGE DU SORCIER

Qui m'accorde avec cœur un filet de tendresse?
Dit l'enfant en pleurant en errant dans le bois.
Le soleil en sommeil se réveille; il s'adresse
À l'enfant esseulé qui sanglote aux abois.

Je m'avance à pas lent; je revois Hadrumète,
Sa mosquée hyaline au fond creux d'un vallon,
Son lycée édifié par un rai de comète,
Sa jeunesse au sang vif qui rejoue au ballon.

Je m'arrête un instant, car la nuit m'épouvante.
Le dragon violent m'a frappé de sa voix,
Cependant un fantôme, à la voix émouvante,
M'interpelle en douceur, -dans la nuit, je le vois.-

Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'opuscule
Où j'écris des Versets que je lis très souvent ;
J'entrevois malgré moi le fuyant crépuscule
Qui chantonne émouvant, esseulé, dans le vent.

Je m'avance encore plus; j'entrevois le déluge;
Dans une arche éméchée, un fumeur de pavot;
Je prends peur, par Allah, un sorcier dans sa luge;
Je le vois s'engouffrer au fond noir d'un caveau...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 avril 2003

INTERROGATOIRE

Où vas-tu, troubadour? -Visiter Hadrumète,
Son lycée où j'appris Guebwiller, son Ballon,
Alésia, les dolmens, le Morvan, la comète,
La Garonne aux abois qui transperce un vallon.

Où vas-tu, troubadour? -Rencontrer l'Épouvante;
On me dit qu'elle écorche un enfant de sa voix.
-je voudrais m'embaumer de la fleur émouvante.-
Qui va là ? L'Épouvante au couchant, je la vois.

Où vas-tu, troubadour au touchant crépuscule ?
-Rencontrer un aède au vieil hymne émouvant;
Lui donner en pleurant mon divin opuscule,
Discourir avec lui, seul à seul, dans le vent.

Où vas-tu, troubadour? -M'affubler de tendresse,
Chantonner en errant esseulé dans le bois.
-Ou'on libère un oiseau dans le ciel sans adresse !
Je paîtrais goulûment, par Allah, mes abois.-

Que vois-tu, troubadour? -Dans mon rêve, un déluge
A noyé le faubourg .grand mangeur de pavots,
Le sorcier grimaçant, engoncé dans sa luge,
Le creuseur de fossés, bâtisseur de caveaux.

Monastir, café du Marabout, le 16 avril 2003

.

LA FLEUR DU PAVOT

Ce matin le ciel noir du printemps m'épouvante.
Qui va là? Me dit-on. Devant moi, j'entrevois
Un chat-pard, un guépard, une errante émouvante
Que bâtonne un hussard de l'ergot de sa voix.

Vient vers moi le mendieur; donne alors l'opuscule
Des aïeux très pieux ou tu lis dans le vent
Les Versets mystérieux, au frileux crépuscule,
Me dit-en pleurant, sur un ton émouvant.

Je me tais; le mendieur est parti; Hadrumète
Brille encore comme étoile ; on y joue au **ballon**.
Byzacène a fleuri d'un éclat de comète ;
Cependant l'espoir meurt dans un creux de vallon.

J'entrevois dans mon rêve un rayon de tendresse,
Un renard efflanqué qui musarde au sous-bois,
Un aède amoureux qui me donne une adresse
De comète en sanglots, d'une étoile aux abois.

Dans mon rêve échanré, le griot dans sa luge
Glisse encore sans souci pour atteindre au caveau
Où fleurit la rancœur, ou pourrit le déluge
Le faubourg qui prend soin de la fleur du pavot.

Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 16 avril 2003

L'EPOUVANTE

Je traverse en pleurant un sanglant crépuscule.
On m'arrête, on m'insulte en tremblant dans le vent.
Je me tais; on me livre un épais opuscule
Où je cite un Verset du Coran émouvant.

Je m'en vais d'un pas lourd rencontrer l'épouvante ;
Elle a dit au vent gourde en donnant de la voix :
Viens occire en mon sein ta chanson émouvante !
L'Épouvante a parlé dans la nuit que tu vois.

Je me tais, car j'ai peur. J'entrevois Hadrumète
Dans la brume épaissie, adossée au vallon
De la peur qui s'enfume; un éclair de comète ;
Des enfants orphelins, amoureux du ballon.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois le Déluge ;
De Noé la grande Arche engrossée, aux abois;
Au Seigneur de Clémence, Omniscient, de ma luge,
Je m'adresse, évoquant les parfums des sous-bois.

Je m'avance en silence en flairant la tendresse.
Le renard me poursuit, brandissant un pavot.
Au Seigneur Tout-puissant, Omniscient, je m'adresse :
"Ou'il s'en aille, ô Seigneur, s'endormir au **caveau !** »

Ksibet-el-Médiouni, café des sportifs, le 16 avril 2003

LES VŒUX DE L'ASTRE

Il arrive en pleurant; il voudrait réentendre
La chanson de l'aède amoureux des oiseaux;
Or l'entend un errant, il s'apprête à lui tendre
Son violon aux pleurs longs, affublé de roseaux.

La ramure a chanté ; de la figue en quinconce,
Sont partis les sanglots échaudés, les longs pleurs.
Un chat-pard se tapit au chardon, dans la ronce.
-Je m'é gare en pleurant le trépas de mes fleurs.-

Brusquement, dans la nuit, quelqu'un frappe à ma porte,
Qui va là? M'écrié-je. -Ouvre alors! Le sylvain!
Je m'en vais d'un pas lent vers ma porte ; un cloporte
Chante un vers de Prévert, se moquant de Calvin.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la chapelle
Où le prêtre encor cite un propos de Luther,
Le creuseur en sueur accoudé sur sa pelle,
Cependant qu'il rêvasse en volant dans l'éther.

Devant moi, j'entrevois des relents de guerrière
Le vent siffle en courroux, il va donc s'apaiser,
Un lapin se rassoit sur son train de derrière;
L'astre en fleurs me dit bas: « Voudrais-tu me *baiser?* »

Ksibet el- Médiouni, ibidem, le 16 avril 2003

LA PRIÈRE DE L'ORPHELIN

Ce matin, j'aperçois des tilleurs en quinconce;
Des chardons je me vois ni le sang en quinconce;
J'entrevois cependant l'aiguillon de la ronce
Le voussoir crevassé, détrem pé par les pleurs.

Or arrive un errant qui s'attaque à ma porte ;
Je me tais, puis je dis : " Qui va là? " C'est Calvin !
Effrayé, je me tais quand s'avance un cloporte :
" Vieil aède", œuvre alors au lutin, au sylvain!"

Je me tais, le jour meurt dans le sang des chapelles
Me parvient du voussoir le sanglot de Luther.
Je me tais ; j'aperçois, accoudés sur leurs pelles,
Des creuseurs de tombeaux, - éventreurs de l'éther.-

Dans mon rêve échan cré, j'aperçois la guerrière ;
Elle arrive en criant; - je voudrais l'apaiser ; -
L'orphelin du faubourg lance alors sa prière :
« Ange ailé du Seigneur, pourrais-tu nous baiser? »

Je m'avance à pas prompt, je voudrais réentendre
Le chant pur du matin parfumé, des oiseaux,
Du pâtre - qu'on dit sourd- qui s'apprête à me tendre
Un bouquet de bruyère au parfum de roseaux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 avril 2003

LES ROSEAUX DE L'OUED

On s'arrête en beuglant à deux pas de ma porte.
J'entends rire et crier; est-ce alors un sylvain?
On me dit, l'air moqueur, sans rancœur; " Le cloportel
Il **visite** au faubourg l'amoureux de Calvin."

Je me tais, comprends mal. J'entrevois la chapelle
Où se meurt en pleurant un ami de Luther.
Maugréant, un creuseur se saisit de sa pelle;
Je le vois se noyer en geignant dans l'éther.

Brusquement, dans le soir, j'aperçois la guerrière;
Elle arrive en scandant le chant ord du baiser
De la mort dans le feu, dans le sang -sans prière.-
Le vent pleure en sifflant, il ne veut s'apaiser.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois en quinconce
Des chardons purpurins, orphelins de leurs fleurs;
Une armoise acariâtre, accouplée à la ronce;
Le voussoir dans le noir abreuvé de longs pleurs.

Je poursuis mon chemin, car je veux réentendre
La chanson hyaline, aux abois, des oiseaux ;
Le pâtre au troupeau qui pâture un lys tendre;
Mon **oued** qui murmure en berçant les roseaux...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 avril 2003

LE TREMAIL EN EMAIL

Le parfum de la messe a quitté la chapelle ;
On célèbre en chantant le laurier de Luther ;
J'entrevois le creuseur de fossés sur sa pelle ;
Il s'endort, il rêve en volant dans l'éther.

Brusquement, dans le soir, a crié la guerrière.
Le vent pleure en courroux; il ne veut s'apaiser.
Le molosse enragé met son train de derrière
Sur le fleur en émoi qu'il s'apprête à baiser ;

Cependant un djinon frappe encore à ma porte ;
Œuvre alors, a-t-il dit, à l'ami de Calvin !
Je réponds en courroux : «Va donc voir le cloporte,
Le lutin ou le gnome amoureux du sylvain ! »

J'entrevois des figuiers, des tilleuls en quinconce
Dans la brume enfumant le faubourg tout en pleurs.
Vient me voir en rampant, dans l'ortie et la ronce,
Un serpent écaillé qui se paît de mes fleurs.

Dans mon rêve échancre, je voulais réentendre
L'hymne ancien, phénicien, qu'ont repris les oiseaux ;
Mais voilà que l'ondin s'apprêtait à me tendre
Un trémil en émail pour lier les roseaux.

Ksibet-el-Médiouni, le 16 avril 2003

CHANSONS DIVERSES

Qui voit-on hululer dans le soir? -La guerrière,
Le guerrier purulent que l'ogron veut **baiser**
Je réponds: « Le dragon, sur son train de derrière,
S'est rassis dans le feu qu'on ne peut apaiser. »

Iras-tu visiter ce matin la chapelle
Du palais **émiral** ignoré de Luther?
Je me tais; un sorcier se saisit de sa pelle
Et m'en donne un coup sec, m'envoyant dans l'éther;

Dans l'éther vapoureux, j'aperçois un cloporte,
La vipère, un serpent à lunette, un sylvain,
Un lutin, un ondin... Oui s'attaque à ma porte?
-C'est le pape innocent, ennemi de Calvin.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois dans la ronce
Un chat-pard qui scintille en fuyant dans les fleurs,
Des guépards effrayants qu'on rassemble en quinconce,
Le voussoir défoncé, détrempe par nos pleurs.

Je m'avance au faubourg, je voudrais réentendre
La chanson du péri -qui se cache aux roseaux,-
Du jeune elfe égayé -qu'on dit vif dans l'or tendre,-
Du pâtre sans atour amoureux des oiseaux.

Ksibet-el-Médiouni, le 16 avril 2003

L'ASSASSINAT DE L'ART

Je m'avance aveuglé par le pleur de la brume ;
Or ulule après moi l'enfant tors des autans.
Un ogron crie enfin dans la nuit qui s'enrhume ;
Quant à moi, je maudis les sanglots du printemps.

Au faubourg, je divague en pleurant solitaire.
Qu'aperçois-je en errant? Les grands ciels transparents,
Du sang ord, purulent dans la mer, sur la terre ;
-Où qu'on aille, une enfant a perdu ses parents; -

Un gros bourg étranglé d'où jaillit l'agonie ;
Des trésors entassés -de diamants, de rubis -
Et la mort dans le sang, à l'honneur, rabonnie ;
Des soldats orgueilleux dont on voit le pubis...

Dans mon rêve échancre, le dragon se démène,
Car il veut à tout prix ligoter l'Émir Neuf.
Je m'en vais d'un pas gourde dans la nuit qui ramène
Le relent purulent quand un veuf vole un œuf.

Dans la nuit, en chemin, j'entrevois les décombres
De faubourg éventrés par le loup, le renard.
Brusquement, devant moi, j'aperçois de gros scombres ;
-Et je pleure en mon cœur le trépas de mon art.-

Ksibet-el- Médiouni, le 16 avril 2003

CHANT TRISTE À L'IRAK ÉVENTRÉ

Ce matin, troubadour, que vois-tu ? -L'agonie
Ondoyer dans nos bourgs dépouillés de rubis;
De l'ogron, du dragon la cité rabonnie;
Des guerriers sans lauriers exhibant leur pubis,

Car je pleure en mon cœur le sommeil de la terre;
Les enfants assoiffés qui n'ont plus de parents;
Le voussoir vaporeux, orphelin -qui m'atterre;-
Les ciels faux, triomphaux que l'on veut transparents.

Je m'avance esseulé dans le vent qui ramène
Une odeur de sang vif dont se paît l'Émir Neuf.
Ou'aperçois-je ? -Un dragon isolé, sans domaine,
Un enfant -qui sanglote affamé, - vole un œuf.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois les décombres
De cités que dépouille au couchant le renard
Secondé par le loup qui se paît de mes scombres,
De l'opus de Jahiz, de l'éclair de mon art.

Je m'avance à pas lent; j'aperçois dans la brume
Des soldats assassins, amoureux des autans.
On me prend à la gorge au couchant qui s'enrhume.
Ou'il est triste, émouvant, ce parfum de printemps!

Ksibet-el-Médiouni, le 17 avril 2003

LES SANGLOTS DU PRINTEMPS

Pressens-tu, troubadour le dragon qui ramène
La fleur noire au faubourg où s'ébat l'Émir Neuf ?
Il sanglote au couchant rubescent, se démène
Aujourd'hui, répond-il ; l'orphelin vole un œuf ;

Mais la nuit a gémi quand je vois les décombres
Du faubourg éventré par les crocs du renard ;
Cependant j'aperçois sous le flot de gros scombres,
Un merlan purulent qui s'accroche à mon art.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'agonie ;
Elle ondoie au-dessus du faubourg sans rubis.
J'aperçois le relent de la Mort rabonnie,
Un soldat, un rabbin, un ergot de pubis.

Je m'avance en pleurant le couchant de la terre ;
Mon regard lance alors des éclairs transparents.
Qui va là? M'écriais-je. -Un errant solitaire ;
Il divague en pleurant ; il n'a plus de parents.

La nuit pleure à son tour; j'aperçois dans la brume
Le soleil trucidé, qu'ont pleuré les autans.
La nuit pleure à son tour, l'astre ailé -qui s'enrhume-
Jette au bourg le sanglot étouffé du printemps.

Ksibet-el- Médiouni, le 17 avril 2003

MORTS VIOLENTES

Le jour meurt, mon cœur pleure en tremblant pour la terre.
Je m'en vais à pas court sous les ciels transparents.
Malgré moi, j'aperçois le dragon solitaire;
Il occit le faubourg, il occit nos parents.

Le jour meurt sous mes pleurs, j'entrevois l'agonie
Dans la flamme acariâtre et l'éclair du rubis.
Je m'avance à pas gourde vers la Mort rabonnée
Que répand le vacher en rasant son pubis.

Le jour meurt sous mes pleurs dans le vent qui ramène
Un cadavre éventré dont se paît l'Émir Neuf.
Le dragon en courroux dans sa nuit se démène.
A l'aurore un enfant affamé vole un œuf.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois les décombres
De palais **émiraux** qu'a volés le renard,
Un étang au flot noir, tortueux, de gros scombres,
Un ogron qui se paît goulûment de mon art.

Je m'avance à pas lourd ; j'entrevois dans la brume
Des ergots de chardons qu'ont bénis les autans.
Je m'enfonce à pas lourd sous l'éclair; je m'enrhume.
Ou'elle est triste en couchant la chanson du printemps!

Ksibet-el- Médiouni, le 17 avril 2003

NOIRCEUR DE PRINTEMPS

As-tu vu, troubadour, du faubourg les décombres?
Le loup hurle en courant quand glapit le renard;
Quand à moi, je revois en émoi de gros scombres
Louvoyer sous le flot pleurnichard et mignard.

As-tu vu, troubadour, le sorcier qui ramène
L'ouragan des brigands? Connais-tu l'Émir Neuf?
Le sultan exultant dont le fils se démène
Esseulé dans le vent quand le tien vole un œuf?

Je me tais, la nuit vient ; j'aperçois l'Agonie;
Elle étrangle un enfant qui perdit ses parents
Aux vapeurs de la Mort -que les bourgs ont honnie-
Sous les cieux altérés que l'on veut transparents.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois sur la terre
Un guerrier qui se frotte en fureur le pubis.
J'erre alors dans la nuit attristé, solitaire;
Le Grand-Chien cependant a volé mes rubis.

Je m'avance à pas bref; j'entrevois dans la brume,
La fureur enragée et l'ardeur des autans.
Je toussote en crachant au couchant qui m'enrhume.
-Je maudits en crachant la noirceur du printemps.-

Ksibet-el- Médiouni, le 17 avril 2003
(Audition de Jean Ferrat: A la une)

LES SEPT NŒUDS

Le jour meurt. Brusquement, dans la nuit se rallume
Un éclair purpurin qu'engloutit l'océan.
Un géant assassin a fendu son enclume.
Je m'éveille en sueur dans mon lit bienséant.

Le jour meurt, la nuit vient, or je vois disparaître
L'astre ailé, tout en fleurs, face au grand bourdon noir,
Cependant qu'apparaît sans attendre un vieux reître;
D'où sort-il, par Allah? -De chardons de manoir.

Le jour meurt, j'aperçois en émoi l'asphodèle;
Qui le cueille en chantant? On me dit: Juba Dix.
Dans le ciel prend son vol une heureuse hirondelle;
On me dit qu'elle ira dans la joie à Cadix.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une étoile;
Elle envoie un éclair, elle envoie un flambeau;
L'araignée enlaidie, empêtrée en sa toile,
Jette un cri purulent qui fendille un tombeau.

Je m'avance à pas lourd, -car mon pas est sonore.-
Brusquement, le soir triste apparaît lumineux;
Pourquoi donc? Me dit-on. Je réponds: je l'ignore;
Par Allah, je l'ignore en raison des sept noeuds.

Ksibet-el- Médiouni, le 17 avril 2003
(Audition de Jean Ferrat : Le Grillon)

CONSOMPTION D'OCEANS

Que fais-tu troubadour? - J'aperçois un vieux reître;
Sa jument enflammée accourt vite au manoir;
J'aperçois le manoir; -je le vois disparaître
Dans l'oued de sang âcre, au flot ord, au flot noir.-

Dans le soir, je vais vite attoucher l'asphodèle ;
Sa pâleur effrayante a fait fuir Juba Dix.
Je m'en vais-en courant- sous un vol d'hirondelle,
Pour m'enfuir à mon tour au faubourg de Cadix.

Cependant une étoile, au nom clair et sonore,
A brillé sur ma tête aux cheveux lumineux.
Oui va là? M'a lancé le lutin que j'ignore;
Il me lance en criant un cordage à cent nœuds.

Je m'avance en courant; j'aperçois une étoile
Orpheline, en sanglots. On éventre un tombeau.
On occit l'araignée empêtrée en sa toile.
On éteint la lumière aux rais d'or du flambeau.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une enclume;
On y couche un enfant près des feux malséants.
Brusquement, dans le ciel un brasier se rallume,
Consumant Pacifique, Atlantique Océans.

Ksibet-el- Médiouni, le 17 avril 2003
(Audition de Jean Ferrat : Le Grillon)

L'ENCLUME DU GÉANT

Qu'attends-tu, troubadour, pour cueillir l'asphodèle ?
-C'est un crime avéré, m'avait dit Juba Dix.
C'est un crime avéré, m'avait dit l'hirondelle.
C'est un crime avait dit le cadi de Cadix.

Or m'aborde au couchant un vieillard que j'ignore ;
Il me donne un collier cabossé de dix noeuds ;
Mets-le donc à ton cou que je sais peu sonore,
Me dit-il ; si tu veux, à ton front lumineux !

Cependant sur ma tété apparaît une étoile
Que l'on dit orpheline, enfantée au tombeau
De l'aède amoureux de l'aragne en sa toile,
De l'éclair, du vieil hymne hyalin, du flambeau...

Dans mon rêve échancré, j'entrevois un grand reître
A cheval ; il ulule à coté d'un manoir.
Brusquement, la nuit pleure ; or je vois disparaître
Le grand reître à cheval dans la flamme au chant noir ;

C'est alors que l'étoile au voussoir se rallume.
Devant moi, j'aperçois l'atlantique Océan ;
Il en sort un géant qui brandit une enclume.
Je me dis : « Par Allah ! Il n'est pas bienséant. »

Ksibet -el - Médiouni, le 17 avril 2003

(Audition de Jean Ferrat : Aimer à perdre la raison)

VERLAINE ET RIMBAUD

Paul Verlaine a crié : « Mon nom triste et sonore,
Je le donne au vent clair enroulé dans ses nœuds;
Je le donne à l'étoile au rai d'or que j'ignore
Et mon vers parfumé que l'on dit lumineux. »

Or Rimbaud lui redit à travers une étoile :
« Ton mon triste et sonore ira vite au tombeau ;
Ira vite à l'aragne empêtrée en sa toile
Le *mien* aussi clair que feu vif de flambeau. »

Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'asphodèle,
Le muguet, le lilas qu'a plantés Juba Dix,
Le vautour qui survole un faubourg infidèle
Que bâtit, m'a-t-on-dit, le cadi de Cadix.

Puis je vois dans l'abysse océan disparaître
Un aiglon au bec long, un affreux frelon noir.
Dans le soir apparaît à cheval un grand reître
D'où sort-il ? D'ou vient-il, grand Seigneur? -D'un manoir.

Je demeure interdit, le couchant se rallume.
Du voussoir, le feu choit en brûlant l'océan
Quand Vulcain le géant a fendu son enclume
De sa voix, proférant un juron malséant.

Ksibet-el-Médiouni, le 18 avril 2003

LE GNOME DU MANOIR

Qui me parle en jurant au-dessus d'une étoile ?
Un aède amoureux -dans la nuit des tombeaux-
Me répond émouvant : « L'araignée en sa toile !
Elle arrive au faubourg qu'on a mis en lambeaux. »

Le jour meurt; je demeure au couchant insonore.
Chez moi vient cet aède aux versets lumineux ;
Il me parle avec cœur d'un sorcier que j'ignore ;
Je lui donne un collier émaillé de vingt nœuds.

Dans mon rêve échancre, je revois l'asphodèle,
Le chardon qu'a plantés l'empereur Juba Dix,
Cependant qu'un vautour frappe encor l'hirondelle
Dont le nid est construit sur la tour de Cadix.

Un djinon vient me voir, -précédé par un reître-
Je suis seul, par le soir ; un bruyant bourdon noir
Frôle alors mon chef gris ; je le vois disparaître
Par la suite au caveau purulent d'un manoir.

Dans mon rêve échancre, j'entrevois une enclume,
Un marteau de géant, un brasier, l'océan,
La mer noire enfumée au ponant qu'on déplume,
Du manoirs le vieux gnome au propos malséant...

Ksibet el-Médiouni, ibidem, le 18 avril 2003

LES VERSETS DE VIRGILE

Dans mon rêve échancre, j'aperçois de Faidherbe
Le regard effrayant. Je relis le coran ;
Passe une oiselle emportant un nid d'herbe.
Devant moi, brusquement apparaît un orant ;

Il s'adresse au soleil fatigué par sa course
(Dans le jour qui se meurt sous un rai **violet**) :
« Meurt le chien, meurt l'ogron, meurt aussi la Grande-Ourse,
Meurt ton rai, meurt l'aède au joyeux triolet. »

La mer triste a pleuré le trépas des sirènes.
Le voussoir pleure encore le chant ord de Ségor.
L'empereur Alexandre a tué les six reines,
Augustin, Cyrien qu'a connus Belphégor.

Je récite en pleurant des versets de Virgile.
Apparaît devant moi, le brillant Balaam ;
Que dit-il à ma femme? -« Ah sachez que d'argile,
L'homme est fait, par Allah, le seul Roi d'Abraham ! »

Je l'écoute en silence au pied d'or d'un érable.
Quand je vois défiler des soldats athéniens,
Je prends peur par Allah : l'un d'entre eux, de son râble,
A piqué sans ciller des figuiers tyrrhéniens.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 18 avril 2003

LA GROTTÉ D'ABRAHAM

Au couchant, il arrive à la fin de sa course.
En marchant, je lui tresse un joyeux triolet ;
Pourquoi donc? Me dit-il. - J'aime encore la Grande-Ourse,
Le Grand-Chien musicien du voussoir **violet**.

Le rai pleure au couchant ; j'aperçois les sirènes
Sur les flots de Sicile, à l'entour de Ségor.
Vient vers moi l'empereur appuyé sur six reines ;
Connais-tu, me dit-il, Ézéchiél, Belphégor ?

Je réponds en courroux : « Je connais de Virgile
Tous les vers scintillants ; je connais Balaam ;
Je connais un ogron qui se paît de l'argile
Qu'on extrait de la grotte où se cache Abraham. »

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un érable ;
S'y suspend en chantant un brillant Athénien ;
Sous ses pieds un Spartiate en fureur, de son râble,
L'a piqué. -J'entends rire un guerrier tyrrhénien.-

Dans mon rêve échanré, j'ai repeint un nid d'herbe ;
J'y reloge une oiselle orpheline, un orant,
L'oiseau blanc, hululant, -ennemi de Faidherbe,-
Des versets parfumés que j'extraits du Coran...

Ksibet el-Médiouni, ibidem, le 18 avril 2003

LES FLEURS DU CORAN

Il s'en va dans la nuit rencontrer les sirènes ;
On lui dit qu'on les tue à côté de Ségor.
L'empereur du ponant secondé par six reines,
Chante encore l'ergot ord ; chante alors Belphégor !

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois de l'argile
Ou'un ogron cuit au four sous les yeux d'Abraham ;
Je m'écrie en pleurant, -car je pense à Virgile ; -
Il est vrai que je vois dans le soir Balaam,

Un vieillard couronné de laurier, vénérable ;
Il me dit : « Connais-tu le parfum athénien ? »
Mais où suis-je, ô Seigneur! Au pied tors d'un érable
Ou peut-être englouti par un flot tyrrhénien.

Le soleil cependant s'est figé dans sa course ;
On me dit qu'il égare un rayon **violet**
Au jardin acariâtre où s'ébat la Grande-Ourse.
-Pour l'ogron, je compose un sanglant triolet.-

Dans le soir, j'aperçois le carquois de Faidherbe,
L'arbalète aiguisée aux sanglots d'un orant,
Un oiseau tout blotti dans nid rempli d'herbe,
Un feuillet parfumé par les fleurs du Coran.

Ksibet el-Médiouni, ibidem, le 18 avril 2003

PARFUMS CORANIQUES

Au couchant trébuchant, je m'en vais chez Virgile ;
Je lui dis dans la brume : « As-tu vu Balaam ?
As-tu vu son visage englué dans l'argile ? »
Il répond en chantant : " « j'aime encore Abraham. »

Au couchant trébuchant, je m'entends sous l'érable
Qu'ont planté mes aïeux que l'on dit athéniens
Quand je vois vers moi fuir un vieillard vénérable,
Essoufflé, poursuivi par des chiens tyrrhéniens.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois des sirènes ;
La plus belle a chanté pour le roi de Ségor ;
L'oiseau noir du manoir chante alors pour six reines
Quand l'oiselle ululante a chanté Belphégor.

Je m'en vais d'un pas lent ; j'aperçois la Grand-Ourse,
Le grand- chien qui vomit un rayon **violet** ;
Le dragon furibond pétrifié dans sa course ;
Le pâtre qui claironne un joyeux triolet.

Le voussoir disparaît ; je repense à Faidherbe ;
Apparaît Tombouctou ; j'aperçois un orant
Face à terre, en sanglots ; Port Saint-Louis rempli d'herbe ;
Du benjoin, de l'encens parfumés du coran.

Ksibet el-Médiouni, ibidem, le 19 avril 2003

-5 FAIDHERBE LE CONQUERANT

-Pourquoi donc ; troubadour, saisir-tu ce gros râble ?
-Me menace à chaque heure un molosse athénien.
-Parle alors à *l'aïeul endormi*, vénérable ;
S'occira ce molosse au bas-fond tyrrhénien.

Je m'éveille en sursaut ; un verset de Virgile
Me revient en mémoire ; il raconte Abraham.
Je suis fou de douleur : dans un pot fait d'argile,
On replante un chardon en bernant Balaam.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la Grand-Ourse,
Le Grand-Chien purulent à l'aboi *violet*,
Le soleil trucidé par un dé dans sa course,
Mallarmé qui revend son brillant triolet.

Je m'avance à pas lent ; l'exquis chant des sirènes
Fait dormir dans son nid l'hirondeau de Ségor.
L'empereur de la peur a lié les six reines
Dans le golfe Arabique ou s'endort Belphégor.

Je me tais dans la nuit que l'auteur remplit d'herbe,
Devant moi, brusquement apparaît un orant,
L'âme en peine, en sanglots ; il se plaint de Faidherbe,
De son œil qu'il aiguise au mépris du Coran.

Ksibet el-Médiouni, ibidem, le 19 avril 2003

LE TOCSIN DU SINNA

Le vieux prêtre au couchant a baisé le retable.
Un fidèle a chanté l'ancien hymne imposant ;
Un taureau beugle alors enragé dans l'étable
Où la vache a mis bas un cheval **alezan**.

Or le ciel perd encor ce matin l'améthyste,
Le rubis que lui donne en chantant le ruisseau,
Cependant qu'un pâtre, aux doigts fins de flûtiste,
Jette à l'ours, à l'ogron un chant lourd dans un seau.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une ombelle ;
Je la plante en chantant au sommet du Thabor.
Le dragon voit ma femme ; il lui dit : « Colombelle,
Prends la mer, mon esquif purpurin, monte à bord ! »

Un sorcier **furieux** a perdu son grimoire.
Du ciel vaste, on me dit la **Vierge** est ici.
Je demeure étourdi, car je perds la mémoire.
La voix triste en courroux dit encor qu'on m'occit.

Le ciel vaste, hyalin cependant **s'empierre** :
Le tocsin a sonné -qui parvint du Sina ;-
Dans la nuit obscurcie, on saisit sa rapière ;
Qui va là ? Cria-t-on dans la nuit. -C'est Cinna !

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 avril 2003

ENTREVISIONS

Qui me donne au couchant des éclairs d'améthyste,
De diamant, de rubis ? La fraîcheur du ruisseau?
Malgré moi, je réponds sans savoir « le flûtiste
T'offriras dans la nuit ces trésors dans un seau. »

On se tait dans le soir, j'entrevois une ombelle,
Un figuier dans la brume au flanc nord du Thabor
On se tait dans le soir effrayant ; l'enfant belle
De la nuit a sauté dans une arche, à Bâbord.

Dans mon rêve échancre, j'ai trouvé le grimoire
Du sorcier argenté dont on dit qu'il grossit
Une ogresse encrassée a griffé ma mémoire
En dragon furibond pour l'offrir à Cinna.

Le taureau décorné meugle encor dans l'étable.
Le trouvère amoureux, - dont pesants sont les ans.-
Entrevoit devant lui le minbar, le retable,
Le clocher, le mihrab sans les ciels imposants...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 avril 2003

LE TROUPEAU DE TAUREAUX

Or le ciel hyalin a fleuri son ombelle.
Le jour pleure en mourant au sommet du Thabor.
La nuit geint à son tour en volant mirabelle,
Grain de blé, d'orge ailée à l'esquif sans sabord.

Dans mon rêve échancré. J'entrevois le grimoire
Du sorcier. On me dit que l'ogron -qui grossit-
Mange encor mon cerveau, mange encor ma mémoire ;
Que l'ogresse en colère au couchant nous occit.

Dans le ciel cependant le Grand-Chien s'*empierre*
Le soleil effrayant a griffé le Sina ;
C'est alors que le reître a saisi la rapière
De son père assassin dont le nom est Cinna.

Mais voilà que l'aède a donné l'améthyste,
Sa fleur blanche, embaumée, au courant du ruisseau ;
L'ogron meurt sur-le-champ. Quand arrive un flûtiste,
Il lui donne un chant doux, ses sanglots dans un seau.

Un grand prêtre chante encore ; il s'adosse au retable
De l'église orthodoxe où sont morts les vieux ans.
Je m'assieds en pleurant au milieu d'une étable
Où se presse un troupeau de taureaux -de balzans.-

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 avril 2003

BAYADÈRE ET ODALIS

-Aujourd'hui, troubadour, qui fleurit ta mémoire ?
-J'aime encore Jésus-Christ ; la vierge est ici !
-Hais-tu donc, troubadour, le sorcier au grimoire
Purulent et l'ogron qui toujours nous occit. ?

-As-tu vu ce guerrier effiler sa rapière ?
-je l'ai vu, par Allah, il est fils de Cinna.
-Comme on voit le dragon furibond qui s'empierre,
J'ai vu l'âne en courroux se débattre au Sina.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une ombelle,
Un cactier, un figuier sur un flanc du Thabor.
J'aperçois seigle en pleurs, j'aperçois mirabelle ;
J'aperçois orge ailée, agriffée à bâbord.

Un targui m'a donné dans la nuit l'améthyste
La fleur rouge épinglée au courant d'un ruisseau.
Je lui donne à mon tour la chanson d'un flûtiste.
Du ciel choit sur ma tête un sanglot dans un seau.

Un **diacre** a pleuré sur l'autel, le rétablie.
Dans l'église, ondoyaient des chevaux **alezans** ;
En revanche, un taureau galopait dans l'étable
Où pleuraient bayadère, odalisque et balzans.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 avril 2003

CRIALLERIE DE VACHER

En hurlant la guerrière a saisi la rapière
De son père assassin qu'on dit fils de Cinna.
Dans le ciel de l'Euxin -dont on sait qu'il s'empierre,-
Monte encor la vapeur que vomit le Sina.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois le grimoire
Écorné, cramoisi du sorcier qui grossit.
Je demeure étonné. Qui m'a pris la mémoire ?
Une ogresse aux abois qui nous bas, nous occit.

Dans la nuit, j'aperçois sous la lune une ombelle,
L'olivier tutélaire, un figuier du Thabor...
L'ogre en rut a dit non -qui nous paît de plus belle.-
Je me tais, car je vois un esquif sans bâbord.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois l'améthyste
Qui jaillit du fond clair -d'un claret,- d'un ruisseau.
Vers moi vient en chantant le sérieux Jean-Baptiste ?
Qui me lance à la face un verset dans un seau ?

Or arrive un **diacre** ; il s'accroche au retable,
À l'autel d'une église aux piliers imposants.
Je me vois étendu sous le mur d'une étable
Où criaille un vacher sous le poids de ses ans.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 avril 2003

IMAGES DE RÊVES

LE DÉSIR DE SAMSON

As-tu vu, troubadour, divaguer sur la sente
De la mort mon enfant détrempé par mes pleurs ?
Il répond : "j'aperçois dans la nuit renaissante
Un ogron aux abois, réfugié, sans couleurs. "

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la pervenche,
La perdrix, le lilas sous le ciel ténébreux,
Un faubourg orphelin qui reprend sa revanche
Sur le reître assassin – grand ami des Hébreux. -

Quand l'ogron vient me voir, le dragon parle encore
Le grand - chien de manoir, qui se tient loin de moi
Discutaille avec l'âne et le coq qui picore ;
Quand à moi, je reste ivre, en couchant, en émoi. -

Est – il vrai que l'ogron ait perdu sa sandale
Au chemin de chardons où s'ébat l'étranger ?
Il répond : " j'aperçois égaillés sur la dalle
Du palais émiral des pépins d'oranger ".

Cependant du couchant le pâtre me murmure :
" Vieil aède, entends – tu, par Allah, ma chanson ?"
Je réponds dorloté par un vent de ramure.
"Je déteins sans rougir le désir de Samson. "

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 21 avril 2003

LE FAUBOURG ORPHELIN

On occit au couchant un parfum de pervenche
C'est l'ogron au coup prompt, au regard ténébreux.
On répond:" L'orphelin a repris sa revanche
Sur l'ogron, le dragon, les faubourgs des Hébreux."

Dans mon rêve échancré, le dragon parle encore
À l'enfant en haillons qui se tient loin de moi.
Je me tais; dans la cour le vieux coq, qui picore
Des grains ords, chante alors; je me pais de l'émoi.

Un guerrier de Tibère a lancé sa sandale
Contre un pleur d'une enfant au sentier étranger,
Or Tibère a chanté la chanson du dédale,
Arrachant au couchant un parfum d'oranger.

Au couchant le vent pleure, il tremblote, il murmure:
"Apprend- on, parmi vous, l'hymne ancien, la chanson
De l'aède amoureux ? " Lui répond la ramure
Du figuier langoureux:" Parle alors à Samson!"

Au couchant le vent pleure; or la nuit renaissante
Bat des mains; elle a dit au pâtre sans couleur:
"Occis- moi, par Iblis, ton troupeau sur la sente
Du faubourg orphelin qui se paît de douleur!"

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 21 avril 2003

TISONS DE DOULEUR

J'aperçois dans mon rêve un dindon qui picore
De gros vers dans la nuit. Qui se tient loin de moi ?
Je ne sais, dit le vent ; le grand chien parle encore
Au chiot, son enfant : " Bannis- moi ton émoi ! "

De gros vers, dans la nuit ; le vent perd sa sandale
Au désert du Néguev où s'abat l'étranger.
Le soldat de Septime - étendu sur la dalle
Du palais africain - a brûlé l'oranger

Ou'a planté mon aïeul sous le vent qui murmure.
Le dragon en fureur a griffé ma chanson.
Le vent pleure, il frémit ; en émoi, la ramure
Interpelle en pleurant le grand fils de Samson.

Dans mon rêve échanuré, j'entrevois la pervenche
Dans un lit d'oued sec échanuré, ténébreux,
La perdrix, le cricri qui reprend sa revanche
Sur l'ogron qui régite les faubourgs des hébreux.

Dans la nuit, à grands pas, dans la nuit renaissante,
Est venu l'ogre en rut détrempe par nos pleurs ;
Que fait - il dans la nuit? Il descend par la sente
Pour épandre en nos bourgs des tisons de douleurs.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 21 avril 2003

SUR LA SENTE LACTESCENTE

Le grand – Chien qui claboude a brûlé ma sandale,
L'escarpin du pâtre et des fleurs d'oranger ;
Il maugrée au couchant ; il se cloître au dédale
De la nuit du tombeau qui épaissit l'étranger.

Je me tais dans le soir ; le zéphyr me murmure :
" Troubadour sans rancœur, connais – tu ma chanson ?
La chanson de l'amour ? " Je réponds : " la ramure ",
L'a chantée en pleurant le trépas de Samson

Je me tais dans le soir ; le zéphyr parle encore
Il me dit en pleurant, - il se tient près de moi
As-tu vu, troubadour, le dragon qui picore
Une à une au faubourg vos enfants en émoi ?

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois la pervenche
Le muguet, le lilas ... un jardin ténébreux
Une oiselle aux abois qui reprend sa revanche
Sur l'ogron assassin qu'ont nommé les Hébreux

Cependant le jour meurt. Dans la nuit renaissante
Chante encore un sorcier éloigné de nos pleurs
Troubadour, dit l'étoile agriffée à la sente
Lactescente en lambeaux, j'éteindrais tes douleurs.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 21 avril 2003

L'OCCISEUR DE PARFUMS

Je suis seul dans le soir ; le voussoir me murmure :
Troubadour du faubourg, connais- tu la chanson
Que la nuit chante encore en griffant la ramure
Du figuier aux rais d'or, sous les yeux de Samson ? "

Je me tais dans le soir ; le vent prend ma sandale ;
Il la donne en sifflant à l'errant étranger,
Puis se vautre en soufflant égayé sur la dalle
D'un palais sultanique où se meurt l'oranger

Dans mon rêve échancre, le sorcier parle encore
A la veuve en sanglots qui se tient près de moi
Cesse alors de gémir, autrement je picore
Ton seul grain de maïs, par Iblis, sans émoi ! "

Devant moi, brusquement, un parfum de pervers
A percé la nue orde, au regard ténébreux
L'oiseau blanc, hululant prend soudain sa reverse.
Sur le roi de l'effroi, - le meneur des Hébreux.

Le jour pleure, il se meurt. Dans la nuit renaissante
Une étoile a filé, répandant ses longs pleurs
Le grand - chien furieux a marché sur la sente
Avec joie, occisant le parfum de mes fleurs.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 21 avril 2003

LE TOURMENT ATTISE

Alentour je voudrais reflleurir le silence,
Car la nuit fleure encore un parfum d'écheveau.
Un guerrier wisigoth, appuyé sur sa lance,
A percé de sa dague - à l'aurore - un pavot.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois Babylone,
Ses remparts où s'agrippe en chantant Lucifer.
J'entrevois dans la brume épaissie un pylône
Où se prend un enfant flagellé par le fer.

Quand le jour a brillé dans le ciel de la Grèce,
Ont brûlé dans la nuit mes remords, mes regrets ;
Pourquoi donc ? Me dit - on. Le faubourg nous engraisse,
Cependant qu'il se plait de granite ou de grés.

Je m'en vais à pas lent chez un homme idolâtre,
Son épouse a crié dans le soir qui ne ment :
Va - t'en donc, troubadour, de chez nous, sin de l'âtre
Ta chanson a toujours attisé mon tourment !

Je m'éloigne en pleurant ; un marchand de Corinthe
M'a tendu sa main orde au relent de la mort
Le vent gifle en sifflant mon verset et m'éreinte
Je saisis la main orde ; en fureur on me mord.

Ksibet - el - Médiouni, café des sportifs, le 21 avril 2003

LA MER DU TOURMENT

Connais – tu, troubadour, le Thabor, Babylone ?
Connais- tu le chant ord du distors Lucifer ?
Je connais, répond- il, la lueur du pylône
Où l'errant pleure encor, chef courbé sous le fer.

On lui parle un matin du printemps de la Grèce ;
En chantant, il y va sans remords ni regrets ;
Qu'y vit – il à l'aurore ? Un cochon qu'on engraisse:
L'homme en Grèce est repu de rocaille ou de grés !

Dans mon rêve échancre, j'aperçois près de l'âtre
Les tisons aiguisés de la mer du tourment ;
S'y prosterne au couchant un vieillard idolâtre,
Sans rancœur mon cœur pleure ; or mon cœur ne me ment. -

D'un pas lourd, je m'en vais à l'entour de Corinthe ;
Un marchand m'y surprend ; il a goût de la mort.
Il me suit, je m'enfuis en courant, il m'éreinte
Il m'attrape en dansant, je le gifle, il me mord.

Le faubourg est en pleurs, tout en fleurs le silence ;
Le trépas, dirait on ; un trépas de caveau. -
Qui s'éloigne en filant du faubourg ? Qui s'élançe,
Jambe au cou dans le vent pour saigner le pavot ?

Monastir, café du Marabout, le 21 avril 2003

LE BOURG VAPOREUX

Or Lycurgue est le fils purpurin de la Grèce
Fils de Sparte, a-t-on dit, aussi dur le grès !
Je réponds dans le vent : " C'est un fils de négresse
Et d'indien Iroquois - engendré sans regrets. -

Un trouvère a moqué l'hymne antique, idolâtre.
L'ouragan des brigands a semé le tourment.
A l'entour du faubourg. Je m'enfuis loin de l'âtre
Où la flamme est nourrie au grain blanc qui ne ment.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois à Corinthe
Un marchant trébuchant qui prit goût à la mort ;
Loin de lui, je m'enfuis, il me suit, il m'éreinte,
Il m'attrape en chantant dans le vent qui nous mord.

En marchant au couchant, j'aperçois Babylone ;
Sa grand - tour, ses remparts où s'abat Lucifer ;
J'en prends peur, par Allah, je m'accroche au pylône.
Où gît Zeus l'immortel trucidé par le fer.

Dans la nuit un génie a crié : quel silence !
Le silence est mortel, le pâtre un gras veau.
Affolé dans la nuit, je m'écrie et m'élançe
Loin du bourg vaporeux où l'on fume un pavot.

Ksibet - el - Médiouni, café des sportifs, le 21 avril 2003

LE GUERRIER ÉVENTRÉ

Qui va là ? dit la voix. – le vieillard idolâtre,
Répond –on à la voix qui jamais ne nous ment.
Un silence, acéré par un cri de bellâtre,
S'abat vite au faubourg où s'abat le tourment.

Je m'en vais d'un pas gourde, je m'en vais à Corinth
J'y rencontre en pleurant le marchand du mort
Le vent pleure et frémit en mon cœur, je m'éreinte
Je m'enfuis lacère, par la nuit, il me mord;

Que veut- il ? Me tuer sur le sol de la Grèce ?
Ce marchant, il occit sans remords ni regrets
On le craint au faubourg qui se paît de la graisse
D'une encoche assassine, ascendue aux agrès

Des cieus sans essieux où gémit Babylone,
Où se rit de Ninive en sanglots Lucifer,
Ou s'allume avec rage un feu noir de pylône
Où s'enfume en fureur la cité sous le fer

Dans mon rêve échanré, le relent du silence
Se répond dans les bourgs où l'on paît
Ou'aperçois- je au couchant ? La lueur de la lance
D'un guerrier éventré dans un rai de caveau ?

Ksibet - el - Médiouni, café des sportifs, le 21 avril 2003

DEVIDAGE D'ECHEVEAU

Connais – tu, troubadour, le raison de Corinthe ?
J'en connais marchand qui se paît de la mort
D'orphelins éventrés par les doigts de la crainte ;
J'en connais le vent fou qui me griffe et me mord.

Je me tais brusquement ; un jeune homme idolâtre
Prend le vent à deux mains, dans la nuit du tourment.
Que – veut- il ? Que – veut- il, par Allah, ce bellâtre ?
Rampiller en enfer, dit la voix qui ne ment.

Je me tais brusquement ; un tyran de la Grèce
Nous maudit dans le noir sans remords ni regrets.
Quand il suce en fureur un éclair de négresse,
Il maudit encor plus nos bateaux sans agrès.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un pylône
Près d'un feu purpurin qu'attisa Lucifer ;
Je m'enfuis ; jambe au cou ; j'aperçois Babylone
Et le roi de la nuit endurci par le fer.

Je m'avance à pas lent du silence
Sépulcral où je vois dévidé l'écheveau
De mes ans étioles par la nuit ; je m'élançe
Dans le vent émouvant, piétiné par un veau...

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 21 avril 2003

VISIONS BRUMEUSES

On huma un parfum d'anémone.
Quand le jour fut occis dans le sang du dédain,
J'entendis hululer en courant la Démone
Qui craignant de sortir des jardins de l'Eden

Quant à moi, je courais dans le vent et la ronde
Me suivaient dans mon rêve un émir, un marquis
Un sultan, l'empereur surnommé la vieille once.
Lacéraient mon regard des chardons de maquis.

Dans mon rêve échancre ? J'aperçois la négresse
Le sorcier grimaçant, amoureux de la nuit,
Le dragon furibond qui nous moque et m'agresse
Et l'ogron à l'œil prompt barbouillé par l'ennemi.

Le jour meurt, la nuit choit ; j'aperçois des barbares,
Au palais émiral je suis seul, je discours.
Le vent rit méchamment, se saisit de ses barres ;
Il m'en frappe en fureur, achevant son parcours.

Je demeure interdit ; j'aperçois des cloportes,
La limace, un grillon qui s'accroche au radeau
Ébréché, corrodé – bois cloués de trois portes, -
Ma fenêtre aux abois qui s'agrippe au rideau...

Monastir, Café le Monares, le 22 avril 2003

LE PAYS DU DEDAIN

Où vas- tu, troubadour ? – Me vautrer dans la ronce,
Le chardon purpurin, l'aloès du maquis,
Car j'ai peur en mon cœur du moqueur, - de son once, -
Que je sais grands amis les sultans, des marquis.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois l'Allégresse
Qui se dresse éméchée et qui court dans la nuit.
La poursuit en chantant un enfant de négresse
Dans le vent émouvant, ébréché par l'ennui.

Je revois défiler des légions de barbares ;
On me dit qu'ils sont Goths, wisigoths des vingt
De Clovis. L'ouragan en courroux, de ses barres
De flemme âcre a frappé de conteur mon parcours.

Je revois dans la brume avancer des cloportes,
Un salon Mazarin cristallin, sans rideau,
Les logis des aïeux dépouillés de leurs portes,
Un marin qui s'accroche au sillon d'un radeau.

Un voisin plante encore au jardin l'anémone,
Le jasmin, le glaïeul il me dit : "c'est l'Eden. "
Dans le soir, vient le voir l'air moquer la démonsse :
" J'enverrai ton aïeul au pays du dédain ".

Monastir, Café du Marabout, le 22 avril 2003

.

L'ANEMONE DE MON PERE

J'aperçois dans mon rêve un éclair d'allégresse
Dans les yeux d'un enfant qui toujours hait la nuit,
Car il suce en riant un parfum de négresse,
Son lait pur, *mielleux*, occiseur de l'ennui.

Quand je vois naviguer dans la nuit des gabares,
J'aperçois malgré moi brusquement mon parcours :
Barbouillés de sang vif, des guerriers tous barbares,
Empereurs en fureur, rois gâteux dans leurs cours...

Dans mon rêve échancre, j'aperçois des cloportes,
Un crapaud qui coasse, alentour des badauds ;
Dans la nuit l'ogron frappe en criant à nos portes,
Pendant qu'un marin cloue encor des radeaux.

Or je rente en pleurant : j'aperçois dans la ronce
Un chat - part effarer par l'aurore au maquis.
Je m'approche en pleurant de ce lynx, - il se fronce ; -
Mais où suis - je, *ô* seigneur ! Au jardin d'un marquis.

Quand je rente en pleurant, je revois l'anémone
Que mon père a plantée en rêvant de l'Éden ;
Je revois le Maudit, je revois la Démone :
Ils s'en vont avec flamme *au pays du Dédain*.

Monastir, ibidem, le 22 octobre 2003

LES COLONS RUBICONDS

Ce matin, j'aperçois la légion des barbares,
Des émirs assassins, calfeutrés dans leur cour,
Des marins divagants, orphelins de gabares,
Le soleil pétrifié cependant qu'il accourt.

En chemin, j'entrevois des légions de cloportes,
La limace engluée au ciel bas, sans rideaux,
La grenouille embourbée a coté de nos portes,
Qui la moque et la siffle au faubourg ? - Des badauds?

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la négresse,
Le piteux négrillon enfanté la nuit.
On aiguise avec joie un éclair d'allégresse.
Je m'en vais d'un pas vif trucider mon ennui.

J'aperçois, cependant étendu dans la ronce,
Un vieux lynx effrayé par les feux du maquis,
Un renard veule et lâche au regard qui se fronce;
Quand le mien voit le sien, il se cache au pâquis.

Au couchant rubescent, un parfum d'anémone
M'envahit. - connaît- on le bonheur à l'Éden?
Je maudis brusquement le Démon, la Démone,
Les colons rubiconds, amoureux dédain

Monastir, ibidem, le 22 octobre 2003

LES BARBARES DE GENSÉRIC

On s'attaque au couchant violement à ma porte;
Prudemment, je soulève effrayé les rideaux;
Ah que vois- je, **ö** Seigneur! Rampiller un cloporte
Coasser un crapaud blasphémé des badauds.

Or j'entends par la suite ululer les barbares
Que conduit Genséric en passant dans la cour
Du Romain qu'il suspend méchamment à des bars
De chardons, de tisons quand la mort prend de court.

Le jour meurt, la nuit pleure en fuyant le nègre
Le méchant négrillon, le grillon de l'ennui
Devant moi, j'aperçois un laurier d'allégresses
Je m'enfuis à mon tour, loin du sein de la mer

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la dure onc,
Un chiot qui s'ébroue aux pieds tors d'une marque
Un renard prix de peur, se paissant de la ronce
Glapissant pour l'émir assassin, ses harkis.

Vers moi vient un errant:" connais- tu la Démone
Je voudrais terminer mon parcourt dans l'Éden
Occis la! Me dit - il; elle occit. L'anémone,
Puisqu'elle aime avec feu les colons du dédain.

Monastir, ibidem, le 22 avril 2003

JUBA CENT

Connais tu, troubadour, le troupeau d'Alexandre?
Je connais le benjoin, l'hymne ancien en mon cœur.
J'ai toujours méprisé les glaneurs de la cendre,
Des chardons purulents, des tisons de rancœur.

En chantant, l'échanson ce matin verse à boire
À l'ami du seigneur qui pourtant a frémi.
Il lui donne en dansant un éclair de ciboire;
Qui voit- il? –la bergère, un pâquis, Dom Rémy.

Ce matin, l'échanson, a chanté ma fortune;
Je me vois brusquement à l'entour de Zama.
Un soldat d'Hannibal me sourit, m'importune,
Car j'ai peur en mon cœur de la fleur du lama.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois sur ma joue
Un moustique enjoué qui parvint de Vaga.
Je me tais, ne me meus; près de moi, le vent joue;
Dans le ciel cependant l'albatros divagua.

Malgré moi, je m'endors à l'aurore inféconde.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois Juba Cent;
Une esclave attristé, en émoi, rubiconde.
Ré implore à genoux le vieux pape Innocent.

Monastir, ibidem, le 22 avril 2003

LE PLEUR LONG DU VIOLON

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un ciboire
Aux rais d'or, à l'aurore un condor qui frémit.
L'échanson amoureux en chantant verse à boire
Au disciple enivré qui connaît Dom Rémy

Troubadour, me dit -on, connaît tu la fortune
Que possède un émir le régent de Vaga
Ce vent gai, turbulent, pervertir m'importune;
Ou'on le chasse au couchant quand l'amour divagua!

Un aiglon au bec long s'est posé sur ma joue.
Je suis triste, seigneur ; je demeure à Zama;
Hannibal l'Invincible y guerroye, y rejoue
L'avenir de Carthage où l'on tue un lama.

Je suis triste, ô seigneur; dans la nuit inféconde,
J'aperçois à cheval l'empereur Juba Cent;
L'accompagne en pleurant une enfant rubicond
Qui l'implore en marchant sous le ciel rubescent.

Je suis triste, ô seigneur, j'aperçois Alexandre
Au milieu d'un troupeau qui se paît de rancœur
Ctésiphon, Babylone à la tour gris de cendre,
Les pleurs longs du violon qu'on dépose en mon cœur.

Ksibet - el - Médiouni, café de port, le 22 avril 2003

ALEXANDRE ET JUBA

Que dis- tu, troubadour? Ce faubourg m'importune:
Hannibal est vaincu, me dit -on, à Zama
Où l'accueille au couchant un rai tors d'infortune;
Pour tout bien il emporte avec lui son lama.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois sur ma joue
La cigale, un grillon, la fourmi de Vaga
L'ouragan des brigands de moi rit, se rejoue
Pendant que l'éclair sur la mer divagua.

Que dis- tu, troubadour? Que l'aurore inféconde
Moque encor mon rai d'or, l'empereur Juba cent,
Que l'automne à l'œil tors, ténébreux, me seconde"
Dans ma marche hyaline au devant d'Innocent.

Qui me dit:" tais toi donc? L'échanson verse à boire
Sa liqueur sacro – sainte à l'ami qui frémit.
L'aiguillon de l'amour a percé son ciboire;
La bergère a quitté le pâquis Dom Rémy...

Grand Allah! Je suis la d'entrevoir Alexandre
Qui se paît de mon âme en fureur, de mon cœur;
Quand à moi, je me pais de sueur et descendre.
Alexandre est gorgé de mes pleurs sans rancœur. -

Ksibet - el - Médiouni, café de port, le 22 avril 2003

LE CADAVRE EVENTRE

J'aperçois, troubadour, j'aperçois sur ta joue
Un moustique enfiévré qui parvient de Vaga.
J'aperçois, troubadour, un pâtre qui se joue
De l'autour, du vautour quand l'errant divagua.

Je ma tais; que dirai-je à la nuit inféconde?
Que l'aurore est sans or, que je vois Juba cent?
Que Rimer, que Deylem ont benjoin de Joconde?
Ou'au couchant, je suis triste au regard d'Innocent?

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la fortune
D'Hannibal que l'on vainc un matin à Zama,
Le Romain victorieux chaque instant m'importune.
Je m'enfuis dans la nuit en traînant mon lama.

L'échanson du Seigneur, en chantant verse à boire
À l'aimé qui sanglote amoureux, qui frémit;
En veux-tu plus encor? Prends alors ce ciboire
Tu verras la bergère au pâtre, Dom Rémy!...

Brusquement, apparaît dans la brume Alexandre;
Que fait – il dans la brume? Il se paît de rancœur.
Un cadavre éventré, barbouillé par la cendre
Est jeté dans la ronce agriffée à mon cœur.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 22 avril 2003

LE VOLEUR DE VAGA

Dans mon rêve échanané, j'entrevois la Joconde;
Son sourire est gracieux, apaisant, innocent.
Un guépard a sauté dans la pleine inféconde
Où chevauche esseulé dans la nuit Juba cent.

Un moustique, acariâtre a bondi sur ma joue,
M'a piqué méchamment, le voleur de Vaga
Vient à l'heure au faubourg sans labour; il s'en joue;
Mon esprit luxuriant - comme errant - divagua.

Qu'a tu donc, troubadour? - Me fait mal l'infortune
D'Hannibal le Glorieux qu'on écrase à Zama.
Le laurier du Romain victorieux m'importune;
Or chevrote un vieux bouc, je traînasse un lama.

L'échanson de la nuit cependant verse à boire
À l'eunuque enferré dont le cœur a frémi;
Quant à moi, j'aperçois qu'on me tend un ciboire;
La liqueur que j'y bois m'a fait voir Dom Rémy

Mais voila qu'apparaît dans le soir Alexandre;
Que son âme est distorse, ô Seigneur, que son cœur
Est impur! Il se paît goulûment de la cendre
De nos corps au sang qui sont morts sans rancœur.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 22 avril 2003

L'HALLAHI DU SPAHI

Que fais -tu, troubadour, dans la nuit sans noblesse?
Je t'apporte, au pâtre du faubourg, - mon amour,
Mon ardeur, ma longueur, ma vigueur, ma faiblesse
Dont se paît une épée au sommet de l'Amour.

Dan mon rêve échanré, j'aperçois sur la route
Un errant effarant aux fumeux cheveux gris;
Il avance à pas grand sous le ciel qui s'encroûte,
Brandissement deux troncs tors de figuiers rabougris.

Quant à moi, sous ce ciel encroûté, je m'enivre,
Car je vois rampiller, sautiller un chat noir;
Où va- t- il ? Où va- t- il, par Allah ? Sous le givre,
Se terrer pour toujours au fond creux d'un manoir.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un convive;
Accoudé sur ma table, il ressemble à Magon;
Il me parle avec cœur de l'oued à l'eau vive
Qui serpente au bas fond du pays d'Aragon.

Je lui parle à mon tour d'un cadavre en détresse,
D'un vieux père esseulé qui perdit son enfant,
Son enfant impubère, enroulée en sa tresse;
La lui prit l'hallali d'un spahi triomphant.

Monastir, café du Marabout, le 22 avril 2003

LES OFFRANDES DE L'AEDE

Je divague en pleurant assulé sur la route.
Le vent griffe en fureur des cactiers rabougris,
Le nuage acariâtre aux abois qui s'encroûte;
Je lui donne en pleurant mes sanglots cheveux gris.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois l'enfant vive
D'un trouvère amoureux d'un verset d'Aragon;
Sur ma table, accoudé discutaille un convive
Des longs pleurs que répond chaque hiver le dragon;

Je l'écoute en silence ; au couchant, je m'enivre;
Son propos alcalin tue aussi le chat noir;
Je m'enfuis dans la nuit, lui laissant mon seul livre
Où je parle en fureur d'un seigneur de manoir.

Brusquement, dans la nuit, j'aperçois la Déesse;
Elle arrive en pleurant aussi fort qu'un enfant.
Dont le vent aurait pris le rai d'or de la tresse.
- À l'aurore un **chiot** jappe encor triomphant. -

Le voussoir a fait choir pleurs amers, sans noblesse;
Les reçoit sans failler le sommet de l'Amour;
Je regarde effaré, j'offre alors ma faiblesse
Au faubourg orphelin, plus ardent mon amour.

Monastir; ibidem; le 23 avril 2003

LA GRAND - TOUR DE L'AMMOUR

Au matin, troubadour, qui vois- tu ? – le convive
De l'auberge espagnole, il connaît Aragon,
Saragosse et grenade ; il connaît la fleur vive
Qui s'accroît à Vaga à l'art de Magon.

Je me tais brusquement, car je lis dans mon livre
Le récit du chien gris, du cricri, du chat noir,
De la serve enchaînée au cerveau blanc de givre,
De la glèbe accrochée au vieux pan d'un manoir...

Dans mon rêve échancré, j'aperçois, dans la tresse
D'une enfant orpheline, un parfum triomphant ;
Je regarde encor loin, j'aperçois la détresse
Qui sanglote avec flamme ; - on dirait une enfant. -

Vole alors un condor au - dessus de la route,
Des chemins de traverse éboulés, rabougris.
Je regarde encor loin : sous le ciel qui s'encroûte,
Déambule un errant aux brumeux cheveux gris.

Mais voilà que le bourg a perdu sa noblesse,
Sa vigueur de jadis, nous offrons notre amour
Aux bourgeois orphelins qui se meurt de faiblesse ;
- je lui donne à mon tour le grand - tour de l'Ammour. -

Monastir, ibidem, le 23 avril 2003

LE CŒUR SANS RANCOEUR

Un errant déambule au couchant sur le givre.
En vaguant, il rêve: un lapin, un chat noir
Ont sauté comme éclair...quant à moi, je m'enivre
Du relent purulent que vomit un manoir.

Comme un chien effrayant, je me pais de détresse,
De famine inouïe à l'aboi triomphant.
Une enfant m'a nourri du parfum de sa tresse;
Ce jour là, j'ai chanté l'hymne ancien de l'infant.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une eau vive
Que charrie un **oued** au pays d'Aragon.
Est assis à ma table en chantant un convive
Inconnu qui me parle avec feu du dragon.

Le convive inconnu disparaît. Sur la route
Du tourment, j'aperçois des chardons rabougris,
Des champs gras alentour, du sang ord qui s'encroûte,
Un aède amoureux, aux poreux cheveux gris.

Brusquement, de la voûte, il a chu sans noblesse
Les pleurs longs des violons, - ils ont chu sur l'Amour. -
Où s'en va ma vigueur? Je me pais de faiblesse,
Car se meurt en mon cœur sans rancœur mon amour.

Monastir; ibidem; le 23 avril 2003

LE GUERRIER AGRESSIF

Le zéphyr se faufile en sifflant sous la tresse
De la femme en veuvage, en émoi, sans enfant.
Devant moi, je revois accourir la détresse,
Brandissement sa grand - faux que déguise un.

Le zéphyr se faufile en sifflant sous le givre;
Enchanté, j'aperçois devant moi des chats noirs
Apparaît le dragon; or j'égare un gros livre.
Où j'écris mes versets, mes récits de manoirs.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un convive;
Que fait - il à ma table? Il évoque un dragon;
Un ogron, un ânon naufragé sous l'eau vive
De l'*oued furieux* recreusé par Magon.

Un mendiant cependant pleure alors sur la route
Qui conduit au faubourg aux gourbis rabougris.
J'aperçois de l'aède un chant pur qui s'encroûte
- Et l'aède au chant pur qui s'accroche aux ciels gris. -

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sans noblesse
Un guerrier agressif qui se rit de l'amour;
Il évoque en riant du faubourg la faiblesse;
Je lui dis: " Monte alors avec moi sur l'Ammour! "

Monastir; ibidem; le 23 avril 2003

L'EMPEREUR DE BAGDAD

Dans ce vent qui lacère, ô seigneur, je tressaille;
Pourquoi donc? J'ai grand - peur. Le dragon me répond :
De l'ogron, mon ami? » Je connais la broussaille
Où se tient ton ami, cet ogron. Le coq pond.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois, sur la sente
Qui conduit au faubourg, un troupeau de gamins;
Sous un rai ramolli, dans la nuit gémissante,
Un mouchard offre encore aux brigands des jasmins.

Je m'en vais d'un pas lent, purulent: Zama pleure
Le trépas d'Hannibal que vendit Balthazar
Au Roman l'orgueilleux, l'invaincu. Le ciel fleure
Comme un sang de cadavre éventré par hasard.

Brusquement, la nuit geint; de sa porte entrouverte,
Est passé l'empereur – en fureur – de Bagdad.
Que dit – il à la foule en tendant sa main verte?
Sera la dans Bagdad le baudit Thamudad.

L'empereur disparaître dans la nuit. Grand mystère!
Or la foule en pleurant jette encor l'écu d'or
Quand à moi, je divague en sanglots, solitaire.
Dans le bourg, on se meurt; sur l'Euphrate, un condor.

Monastir; ibidem; le 23 avril 2003

LE BANDIT THAMUDAD

Que vois- tu, troubadour? Dans la nuit gémissante,
L'hallali turbulent qu'ont vomis les gamins
Du faubourg truculent, orphelin, en descente;
Le félon du faubourg qui brandit des jasmins.

Que dis – tu, troubadour? - Dans la nuit, Zamora pleure.
Hannibal, qu'en écrase, au maudit Balthazar.
Je m'avance à pas lent; le ciel geint, le ciel fleurit
Comme un sang acariâtre épandu *par hasard*.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la main verte
D'un tyran effarant. L'empereur de Bagdad. -
La nuit geint et gémit, de sa porte entrouvert,
Est passé le baudit qui se veut Thamudad.

L'empereur de Bagdad a fleuri le mystère,
Je lui lance en pleurant mon unique écu d'or.
Je m'avance en silence à l'entour de Cythère
Sur un lit d'oued sec quand la nuit se rendort.

Brusquement, la nuit geinte ; je la crains; je tressaille.
On demande à l'ogron s'il est bon. Il répond:
"Allumez, par Iblis, un grand feu de broussaille!
"Le coq chante au matin mais jamais il ne pond".

Ksibet - el - Médiouni, Café du port; le 23 avril 2003

LE FELON ET LE VACHER

Je m'avance à pas lourd, je gémis; Zama pleure
L'éclair vif d'Hannibal qu'a brisé Balthazar.
Je m'avance à pas lourd, je gémis; le ciel fleure
Comme un grain purulent, vomitif de bazar.

Je m'avance à pas lourd dans la nuit entrouverte.
On me dit qu'un *cadi* vit le jour à Bagdad;
Je lui tends d'Arcadie une orange encor verte;
Or l'attrape un **vacher** des tribus Thamudad.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois solitaire
Le **cadi** de Bagdad qui me donne un louis d'or;
Je lui donne à mon tour un parfum de Cythère;
Il le prend en pleurant, je frémis; la nuit dort.

Le ciel pleure émouvant; dans la nuit gémissante,
Pleure encor l'oiseau blanc, pleure encor un gamin.
Je m'en vais à pas lourd vers la ville en descente;
Un félon offre alors au **vacher** son jasmin.

Le ciel pleure émouvant; quant à moi, je tressaille:
Mord la poule aux œufs d'or le condo, le coq pond,
Il allume en chantant un grand feu de broussaille.
- Pleure encore, oiseau blanc, hululant du japon! -

Ksibet - el - Médiouni; ibidem; le 23 avril 2003

PLEURS DE FRIMAS

Le frimas pleure encor; de sa porte entrouverte,
Est entré le cadî d Cadix, de Bagdad;
Sous le ciel d'Arcadie, il étend sa main verte;
S'y cramponne un vautour surnommé Thamudad.

Est entré le cadî de Cadix solitaire;
Je lui donne un candî, je lui donne un louis d'or;
Je me loue en disant que je suis de Cythère;
Je le loue à mon tour quant la nuit se rendort.

Je lui donne un candî, pourquoi donc? Zama pleure
Le trépas d'Hannibal sur des fleurs de bazar.
Je m'avance à pas lent en tremblant; le ciel fleur
Comme un pleur **violent** qui mouilla balthazar.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la descente
D'une étoile orpheline, ignorant son chemin;
Le frimas pleure encor, dans la nuit gémissante,
De la lune un rai tors a piqué le gamin.

Le vent pleure à son tour, je gémis, je tressaille.
Que fais tu, troubadour, dans la nuit? Il répond:
"Je rallume en chantant une étoile en broussaille.
Oui va là? Le croc mord, l'air se tord, le coq pond".

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

BROUSAILLE ARDENTE

Il ressème en marchant les grains noirs du mystère;
Malgré moi, je lui donne en dansant un brin d'or;
Il me dit, larme aux yeux: "dans ma nuit solitaire,
J'ai rêvé très souvent du vautour, du condor."

Malgré moi, je lui tends en chantant ma main verte;
Il me dit, larme aux yeux. " Je vis seul à Bagdad;
J'en connais le ciel blanc; dans ma chambre entrouverte,
Sans vergogne, est entré le guerrier Thamudad."

Il me dit, larme aux yeux:" troubadour, Zama pleure;
Le sais tu, par Allah? Hannibal, Balthazar,
Les Romains sont venus dans Bagdad. Le sol fleure
Comme un grain distordu, comme un brin de bazar."

Le sais- tu par Allah? Dans la nuit gémissante,
Il arrive en pleurant, entouré de gamins.
Je regarde attentif une étoile en descente;
Elle atteint un mouchard qui se teint de jasmins.

Il arrive en pleurant, quart à moi, je tressaille
Esseulé, je gémis dans la nuit; le coq pond.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois la broussaille
Où le feu brûle encor - sous le ciel du japon. -

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

LA SORCIERE INCLEMENTE

Que dis- tu, troubadour, ce matin? Scipion chante;
Il écrase Hannibal dont se perd la raison.
Scipion chante; il embrasse en dansant la bacchante.
Que dis- tu, troubadour? - On récit la saison.

Il écrase Hannibal à Zama qui s'empierre;
Quant à moi, j'aperçois un éclair de froment.
On me clôt à l'aurore au rai d'or la paupière.
Je m'endors comme un loir en rêvant, un moment.

Quant à moi, j'aperçois sur mon chef la comète
Ou'un vieux gnome a teintée en chantant de son fard.
Je ma trouve esseulé sous le ciel d'Hadrumète
Quand **rampille** alentour, près de moi, le cafard.

Ou'un vieux gnome ait teinté le figuier, le campêche
L'aloès, peu me **chaut!** Au couchant déhiscent,
J'aperçois, dans mon rêve échanré, la dépêche
Où je lis en pleurant tous nos morts dans leur sang.

Dans mon rêve échanré, la sorcière inclemente
A crié dans le soir : " qu'on m'apporte un tambour!
Ou'on m'apporte un rebec ! Voudra- t- on que je mente ?
Ou'on fendille un sol lourd ! Ou'on occise un gros bourg !"

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

DIONYSOS ET LES BACCHANTS

Que vois- tu, troubadour, dans le ciel qui s'empierre?
- Une oiselle en péril accroché au froment,
Un lutin argentin qui me clôt la paupière,
Un roi fou qui me lance en dansant un toman.

Que vois- tu, troubadour, sous le ciel d'Hadrumète ?
Rampiller avec peine en fureur un cafard,
Hululer, non sans haine, au couchant la comète
Où s'accroche un ogron barbouillé par son fard.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois le campêche,
L'olivier, le figuier que l'on bat jusqu'au sang,
Un guerrier sans laurier qui tempête ; il m'empêche
D'écouter la chanson du printemps rubescent.

L'olivier, le figuier, qu'a frappés la tourmente,
M'ont bercé dans la nuit quand s'endort le faubourg.
Je m'avance à pas lent ; la sorcière inclémente
De moi rit, me blasphème en battant du tambour.

Qu'entends tu, troubadour du faubourg ? Le ciel chante,
Il ulule, il sanglote ; - il perdit la raison. -
Que vois- tu, troubadour ? - J'aperçois la bacchante,
Le bacchant, Dionysos dont se meurt la saison.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

LE SATYRE ÉMÉCHÉ

Dans la nuit, troubadour, vois filer la comète !
On me dit qu'elle a fui le relent de leur fard.
En riant, un voleur m'a parlé d'Hadrumète
Où s'accroît, disait-il, un frileux nénuphar.

Je m'en vois rencontrer le guerrier qui m'empêche
De brûler mon encens au parfum déhiscent;
Je lui dis courroucé : " l'olivier, le campêche,
L'amandier, le figuier sont battus jusqu'au sang.*

Il répond furibond : " parle alors à la mente !
La sorcière inclémente a battu du tambour ;
Elle écrase une olive et l'odeur de la menthe.
Pour les mettre en un creux, dans un champ sans labour."

Dans mon rêve échancre, j'aperçois ma paupière,
Mon regard vapoureux qui s'accroche au froment,
Un château féodal, un seigneur qui s'empierre,
Le sultan ottoman qui me donne un toman.

Troubadour, qu'entends-tu dans la nuit? Scipion chante;
Il occit Hannibal +++ qui perdit la raison. -
Je cours voir à l'aurore en fureur la bacchante,
Un satyre éméché : j'occirai leur saison.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

LE SATYRE BLASPHEMATEUR

Au matin, j'entrevois dans la brume un campêche,
Un figuier verdoyant au fruit mur, rubescent.
Vers moi vient un latin purpurin qui m'empêche
De cueillir le fruit mu, sous le rai déhiscent.

Je vais loin du faubourg ; j'aperçois la démontre,
- La sorcière aux yeux morts, - qui rebat de tambour
Sous la lune éborgnée et l'étoile inclémente,
Je m'enfuis encor loin, plus encor du faubourg.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la comète,
Sa lueur fendillée aux bras noirs d'un cafard,
Un éclair louvoyant sous le ciel d'Hadrumète
Où voltige un relent purulent de leur fard.

Brusquement, je me tais, car le ciel **s'empierre**;
Ou'aperçois-je alors donc ? Des rais d'or de froment ;
Je clos vite en rêvant puissamment ma paupière :
Le calife Ottoman fend encore un toman.

Je rêve encor plus ; la nuit geinte, Scipion chante,
Hannibal agonise en perdant la raison,
Un satyre à l'aurore a moqué la bacchante,
Blasphémant Dionysos dont j'occis la saison.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

INTERROGATIONS

Voudrais-tu, troubadour, ce matin que je mente ?
- Que dis-tu, par Allah ? Bats encor du tambour !
J'aime aussi fleurs de lys, fleurs de nuit, fleur de menthe,
Le parfum hyalin qui s'épand au faubourg.

Que dis-tu, par Allah ? Que la nuit nous empêche
De cueillir cette olive au parfum déhiscent ?
Chante alors avec moi le rai d'or du Campêche
Et celui du couchant qui se teint de son sang!

Que dis-tu, par Allah, que tu vois la comète
Scintiller à l'aurore enroulée en son fard ?
Quand à moi, j'aperçois au - dessus d'Hadrumète
Le vent tors, arrachant un piteux nénuphar."

Que dis-tu, par Allah ? Que le vent **s'empierre**
En giflant le maïs qui se mêle au froment ?
Quant à moi, je pressens qu'on me clôt la paupière:
Le marchand de désert a volé mon toman.

Que dis-tu, par Allah ? – Leptis meurt, Scipion chante,
Hannibal me sourit qui perdit la raison.
Devant moi, j'aperçois dans le vent la bacchante,
Dionysos, ce dieu fou, dont s'occit la saison.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

LE VULGAIRE

Je m'en vais d'un pas lent chez l'émir, chez le comte.
Je déclare à l'étoile : " ils ont pris tes amants."
Au couchant, un griot de Rio me raconte
Qu'ils les ont gratifiés de curieux **diamants**.

Or l'étoile éplorée a conté cette histoire
À la lune orpheline au visage infécond.
L'oiseau blanc, en tremblant a saisi l'écritoire;
Un éclair a jailli du fameux Rubicon.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois des arbustes
Où se cache un serpent à coté de crapauds.
Dans la nuit scintillante, ont paru dix - sept bustes.
Qui va là ? Qui va là ? – des guerriers sans drapeaux.

Brusquement, j'ai senti le parfum de ma mère.
Un lutin chez moi vint, il était tout sanglant ;
Il me dit : " troubadour, aime encor la chimère !
Le vieux chêne étêté de Saint - Louis perd son gland. "

Dans mon rêve échancré, j'aperçois le vulgaire;
Il titube, il trébuche, écorchant l'encensoir ;
Il me dit : " souviens toi de jadis, de naguère :
J'épandais ma **fiente** en vaguant dans le soir. "

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 23 avril 2003

L'ECRITOIRE DU TROUBADOUR

Que mets - tu, troubadour, dans ta belle écritoire ?
- Mon verset hyalin au parfum rubicond,
Mon feuillet purpurin où j'écris mon histoire,
Le dessin scintillant du blafard Rubicon.

On me dit : " Mais tu peins, troubadour, plusieurs bustes
D'Apollon, de Venus brandissant des drapeaux,
Des muguets, des lilas, des rosiers, des arbustes
Où l'on voit un boa se paît de crapauds. "

On me tait, devant moi, j'aperçois la Chimère ;
Elle accourt en fureur ; son vieux glaive est sanglant;
J'en ai peur, je m'enfuis, je repense à ma mère,
A mon père, à Saint - Louis, à son chêne, à son gland...

Dans mon rêve échancré, j'aperçois le vulgaire
Qui blasphème en courroux mon unique encensoir,
Qui me dit méchamment : " Souviens- toi de naguère
Quand j'allais **fienter** sur l'éclair du voussoir !"

Je me tais, devant moi, j'aperçois un vicomte
Qui me dit : " troubadour, je te veux pour amant !
- Suis - je en rêve, ô seigneur ? S'agit- il d'un vieux conte? -
Mon trésor, tu l'aurais – de rubis, de diamant. - "

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

LE LUTIN LUXURIEUX

En sueur, il se cache au milieu des arbustes ;
Il y trouve un marais où coasse un crapaud.
Devant lui, brusquement, ont brillé plusieurs bustes :
Un ondin, un lutin, un sylvain de tripot.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois la Chimère ;
Effrayante, elle exhibe un couteau tout sanglant ;
Or j'entends en sanglots chanson de ma mère
Traverser les sept cieux, mon tarbouch perd son gland.

Vers moi vient en criant, en lavent le vulgaire ;
- J'entrevois son enfant effacé par le soir ; -
Il me dit : " Ta chanson de jadis, de naguère
Me déplaît, par Iblis ! J'ai fleuri l'ostensoir. "

Je me tais ; d'un doigt prompt, je saisis l'écritoire
Où se cache est il vrai, mon verset infécond.
Brusquement, le lutin me raconte une histoire ;
" Je suis né, me dit il, au distors Rubicon. "

Je me tais ; en mon cœur, je me dis : " c'est un conte. "
Le Lutin de poursuivre : " As- tu donc un amant ?
J'en ai trois : un sultan, un émir, un vicomte.
Luxurieux, je me pais de leurs fleurs de diamant. "

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

L'ACOMPTE DES DÉBAUCHÉS

Je m'éveille en sursaut, je repense à ma mère :
Ses récits fabuleux, un palais tout sanglant,
L'orphelin et sa sœur ; des trésors de chimère, +
Le cadi de Bagdad, son tarbouche au bleu gland...

Je m'endors ; dans mon rêve a surgi le vulgaire ;
Il brandit en colère un éclair d'ostensoir ;
Il me dit : " troubadour à l'œil clair, de naguère,
Parle alors quand l'ogron a brisé l'encensoir !"

Brusquement, je suis seul, étendu près d'un buste
D'Apollon, de Vénus de Milo, du crapaud
Qui coasse en fureur. J'aperçois un arbuste
Où se terre un guerrier dont on prit le drapeau.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois l'écritoire
Où l'on range en douleur un parfum infécond.
Près de moi, quelqu'un conte en riant une histoire
De bandits qu'a connus le lointain Rubicon.

J'aperçois dans la brune un émir, un vicomte,
Chacun deux proposait que je sois son amant
Quant l'émir me versa brusquement un acompte:
Un million de dinars, un distors **diamant**.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

SALAIRE ÉVENTUEL D'AMANT

Dans mon rêve échancre, j'aperçois le vulgaire ;
Il traînasse un ânon, un relent d'ostensoir ;
Il me dit en courroux : " Souviens- toi de naguère
Quand je souille avec soin les rais d'or du voussoir !"

Devant moi, j'aperçois le regard de ma mère ;
Qu'il est triste, éloquent ! - car le ciel est sanglant. -
Au faubourg éventré, court encor la chimère:
Quand Saint - Louis revient- il sous son chêne au seul gland ?

Dans mon rêve échancre, j'aperçois des arbustes
Où maraude un zéphyr qui trucidé un crapaud,
Les serpents de l'**oued**, des mulets fort robustes,
Un vieux reître aguerri qui se veut sans drapeau.

Un griot conte encor lentement une histoire
Au vent gourde du faubourg à l'envol infécond ;
J'ouvre alors en chantant mon antique écritoire
Et j'y fourre un verset au parfum rubicond.

Devant moi cependant apparaît un vicomte ;
Que veux- tu ? Que veux- tu ? - Devenir ton amant !
(Quelle horreur, Grand Seigneur ! suis- je en rêve ? est- ce un
conte ?
Te donner ce que j'ai : rubis vif, diamant...

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

PANTOUM BARBARE

Où va tu, troubadour ? - Aux cités fraternelles;
J'y verrai mes amis, j'épandrai mon effort ;
J'y paîtrai goulûment les chansons maternelles
Que le temps avec soin pérennise en son fort.

J'y verrai mes amis, j'y verrai Thucydide,
Hérodote en Égypte, en sanglots, en sueur,
Damoclès dont l'épée aiguisée est candide,
Périclès l'Athénien qui perdit sa lueur.

Hérodote en Égypte a cueilli l'asphodèle,
Le muguet, le lilas qu'ont plantés nos santons.
On raconte au faubourg qu'il était *infidèle*.
" Que dit - on de ma foi ? " - Nous palpons, nous sentons.

Du muguet, du lilas le parfum se dévide ;
Quant à moi, j'aperçois des palais inégaux.
Qui va là ? M'écrié- je. Un gros bourg impavide,
Me répond le roi fou des furieux Wisigoths.

Quant à moi, j'aperçois une enfant andalouse;
Elle arrive, a- t- on dit, du désert de *sion*.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois la pelouse.
D'un jardin tout en friche où je creux un sillon.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

LE SANG DU GURRIER

J'aime encor les récits du brillant Thucydide,
Dit l'élève orphelin à l'étoile en sueur.
Que dis- tu, troubadour, de Zadig, de candide ?
Chez voltaire on ressème un rai d'or, la lueur...

Dans mon rêve échancré, j'aperçois l'asphodèle,
Le benjoin de Java, le lilas des santons.
Que dis- tu, troubadour, du guerrier infidèle ?
Répandez son sang ord à travers les cantons !

Le benjoin de java du faubourg impavide
Brûle encore aux palais des seigneurs inégaux.
Du vieux temps désancré la noria se dévide ;
Genséric guide encor ses bouillants Wisigoths.

Brûle encore au palais cette épouse andalouse !
On dira que ton fils nous parvient de **Sion**
Or je sais que ta femme est aussi peu jalouse
Que le roc du zéphyr quand il creuse un sillon.

On dira que ton fils a la fleur éternelle ;
Quant à moi, je réponds cependant mon effort
A construire un fortin de ma main fraternelle
Quant le vent très mouvant me transporte en son fort.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

LA CITE VERTUEUSE

Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'hirondelle;
Elle ondoie au dessus d'un turban de santon ;
Dans un champ tout en friche a poussé l'asphodèle,
A l'entour d'un faubourg, aux confins d'un canton.

Elle ondoie au dessus des norias qu'on dévide,
Au milieu de palais aux décors inégaux.
Devant moi, j'aperçois un soldat impavide,
Genséric le bancal, de faubourg Wisigoths.

Au milieu de palais, occidez l'Andalouse !
Parfumez d'encens pur le désert de Sion !
Mon épouse andalouse est, dit on, peu jalouse
De l'étoile orpheline, enterrée au sillon.

Parfumez d'encens pur mon ami Thucydide !
Il arrive au couchant déhiscent, en sueur ;
N'a- t- il pas raconté le récit de Candide?
De Voltaire aux abois? De Zadig le tueur?

Il arrive au couchant aux cités maternelles.
Il me dit sans vergogne : " Épands- tu tes efforts."
Il répond : " Je construis de mes mains fraternelles
La cité vertueuse – et jamais de gros forts."

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

LA CITÉ MATERNELLE

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un cœur vide,
Des **douars**, des gourbis, des palais inégaux,
La noria purpurine aux abois qu'on dévide,
Attila, ses guerriers, de maudits wisigoths.

Des **douars**, des gourbis, des maisons andalouses
Ont poussé brusquement au désert de Sion.
Le sommeil de moi rit, car mes nuits sont jalouses
De ma sœur utérine à l'entour d'un sillon.

Ont poussé brusquement au désert l'Asphodèle,
Le muguet, le lilas, des tombeaux de santons.
Devant moi, j'aperçois un envol d'hirondelle;
Elle ira, de la France, embaumer les cantons.

Le muguet, le lilas, qu'a plantés Thucydide
Ont brûlé sous le ciel que l'ont met en sueur.
Vient chez moi lentement le tuteur de Candide ;
Il demande en colère : " As- tu vu le tueur ? "

Dans mon rêve échancre, la cité Maternelle ;
A brillé brusquement d'un éclat vif et fort.
A lancé dans mon cœur sa lumière éternelle
Le jardin de l'Éden que je prends sans effort. -

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

LA VILLE ETERNELLE

Dans mon rêve échanré, j'aperçois l'Andalouse;
Elle arrive en chantant la chanson de Sion.
Son mari Wisigoth, dont l'étoile est jalouse,
Dans la nuit de l'ennui, creuse encore un sillon.

Elle arrive en chantant cette épouse au cœur vide,
Genséric l'aperçoit en parlant à ses goths ;
Un guerrier l'aperçoit dont le teint est livide,
Il la viole au couchant sous les cieus inégaux.

Genséric l'aperçoit ; il la sait infidèle ;
Il la prend dans bras et lui dit : " Ah chantons! ".
On entend cependant dans la nuit des coups d'ailes.
L'oiseau blanc en chantant a pleuré nos santons.

Il la prend dans ses bras, il revoit Thucydide
Au faubourg, il trébuche, il chancelle en sueur;
Parle alors, lui dit- il, de l'auteur de Candide
L'orgueilleux, de Zadig qui perdit sa lueur !

Au faubourg, il s'accroche à ma main fraternelle;
Que veux- tu ? Me dit il, garde encor ton effort!
Il a dit : Dieu merci ! Dans ta ville éternelle,
J'irai vite *inchallah* ; Allah hait le tors fort.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

L'EMPEREUR SEMI – FOU

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la limace,
L'escargot alourdi qui déplait aux syrx,
Le soleil émacié qu'enlaidit sa grimace,
Le feu noir du dragon qui jaillit sur le sphinx.

L'escargot alourdi, qu'aime encor l'hypocrite,
Déplait vite au soleil qui se lève au Zagros.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois Démocrite.
Aristote agonise au couchant. Pleure éros.

Déplait vite au soleil l'araignée en sa toile.
Brusquement, devant moi je revois voltiger
Une oiselle éméchée, accrochée à l'étoile.
Que veut donc l'ouragan ? Le faubourg fustiger.

Brusquement, devant moi j'aperçois une igname,
Un lentisque ébréché, le crapaud, des roseaux,
(Or il pleure en mon cœur, or il pleure on mon âme).
Deux gros chiens aboyeurs sans couleurs, deux museaux.

Un lentisque ébréché par l'ogron à cothurne.
Devant moi, j'aperçois l'océan, Trafalgar,
Un visage orphelin, un vieillard taciturne,
L'empereur semi fou qui n'a plus de regard.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 24 avril 2003

TRANSVISIONS

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois l'Hypocrite,
Abdallah ben Ubaï qu'on dit fils du Zagros ;
Va l'occire au couchant trébuchant Démocrite.
Geint le vent émouvant dans la nuit ; meurt Éros

Je m'avance à pas lent, je m'accroche à l'étoile.
Abdallah ben Ubaï veut encor voltiger,
Car l'aragne, effarée, empêtrée en sa toile,
Lui fait peur, qu'il voudrait cependant fustiger.

Abdallah ben Ubaï veut planter en mon âme
L'ergot noir de la mort qu'il repêche aux roseaux.
Dans mon rêve échanuré, j'aperçois une igname,
Un vieux loup, un renard glapissant, cent museaux.

Le dragon à l'œil prompt, un ogron sans cothurne,
Des troupeaux de guerriers qu'a connus Trafalgar
Un sorcier grimaçant, furieux, taciturne :
Il épingle au voussoir rubescent son regard.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois des grimaces
Des guenons aux abois ; j'entrevois des syrinx,
Des guépards, des chats - pards, **des chiots**, des limaces,
Des fennecs, des serpents **rampillant** sous des sphinx.

Ksibet - el - Médiouni, café des sportifs, le 25 avril 2003

.

LE CANCRE ET LES SPHINX

Dans mon rêve échanré, j'aperçois une étoile
Lacérée, effarée ; or je vois voltiger
La luciole éclairée, accrochée à la toile
De l'éclair assassin que je veux fustiger.

Lacérée, effarée, a crié dans mon âme
La pâleur de la mort qui prit source aux roseaux.
Je m'avance à pas tors ; je m'accroche à l'igname,
Car j'en prends les grains d'or que j'épands sur les eaux.

La pâleur de la mort chausse encore un cothurne
Ou'elle acquit chez l'ogron qui fleurit Trafalgar.
Devant moi, j'aperçois l'empereur taciturne ;
Vapoureux, il perdit son gosier, son regard.

Elle acquit chez l'ogron le chardon de Takrite,
La fleur blanche, étioyée, égarée au Zagros ;
Je demande à sa sœur : " Connais- tu Démocrite ? "
Elle a dit en geignant : " Le jour meurt ; pleure Éros. "

Je demande à ma sœur : connais tu la limace,
L'escargot ram pillant lourdement, les syrinx ?"
Elle a dit en riant : " je connais le grimace
D'un gros singe étourdi par **cancre** et le sphinx."

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 25 avril 2003

LE DRAGON DE LA MORT

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une igname,
Un cactier tout en fleurs, le long pleur des roseaux;
J'entrevois dans la brume un sanglot de mon âme;
Effrayé, dans la nuit, je l'épands sous les eaux.

Un cactier tout en fleurs, un satyre à cothurne
Purpurin, un figuier, l'océan, Trafalgar,
Un ivrogne hébété - que l'on dit très nocturne, -
Un vacher, le boucher ont griffé mon regard.

Purpurin, un figuier a lancé vers l'étoile
Son fruit d'or en éclair que l'on voit voltiger
A travers le voussoir où l'aragne en sa toile
Bat le vent purulent qu'on ne peut fustiger.

Son fruit d'or en éclair qu'a vomi l'hypocrite
Abdallah ben Ubaï - fils aîné du Zagros -
Déplait vite à Platon, caressant Démocrite.
Dans mon rêve échancre, l'ogron meurt, pleure Éros

Abdallah ben Ubaï - fils aîné de limace -
Crie encore au couchant, appelant la syrinx
Qui l'entend, ne dit rien. Décrochant sa grimace
Au dragon de la mort, il embrasse un vieux sphinx.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 25 avril 2003

LA VOIX DES SYRINX

Dans mon rêve échancré, le sorcier taciturne
A perdu son grimoire écorné; son regard
Louvoyant, maraudeur griffe encore un cothurne.
Je rêvasse en pleurant: les Anglais, Trafalgar...

A perdu son grimoire écorné par son âme
Le sorcier qui se moire au bas - fond des roseaux.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois une igname
Où s'accroche une encoche à deux cent un museaux.

Le sorcier, qui se moire au bas - fond de la toile
De l'aragne effrayante, a voulu fustiger
Le faubourg orphelin qu'a quitté son étoile.
Je crois voir en mon rêve un dragon voltiger.

À l'aragne effrayante a parlé l'hypocrite
Abdallah ben Ubaï. Que dit - il? Aime Éros !
Démosthène, Euripide, Athéna, Démocrite,
L'empereur Alexandre, amoureux du Zagros!

Abdallah ben Ubaï; que dit - il? La limace,
La guenon, l'escargot, le mulot, le vieux sphinx;
Je les aime avec cœur; j'aime aussi la grimace
De ce singe équeuté par la voix des syrinx.

Ksibet - el - Médiouni, ibidem, le 25 avril 2003

OPHÉLIE

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement couchée en ses longs voiles..
On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe fantôme blanc, sur le long fleuve noir ;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baisse ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercées mollement par les eaux;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule;
Sur son grand front rêveur s'inclinent les réseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelques nids d'où s'échappe un petit frisson d'aile:
Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

Arthur Rimbaud, Poésies, 1870

OPHELIE

(Poème remanié en tétramètres anapestiques)

Sur le flot calme et noir où s'endort une étoile
L'hyaline Ophélie Torne alors comme un lys,
Tourne encor lentement enroulée en son voile...
- On entend dans les bois de lointains hallalis.

Or voici dix milles ans que la triste Ophélie
Est passée - errant blanc - sur le long torrent noir ;
Or voici dix mille ans que sa douce ancolie
Chante aussi se romance au zéphyr dans le soir.

Le vent colle à ses seins et déploie en corolle
Son grand voile adouci mollement par les eaux;
Frissonnant, un vieux saule a mouillé son épaule,
Sur son front grand rêveur - sont penchés les réseaux.

Le froissé nénuphar chante alors autour d'elle
Quelques fois, elle éveille au cyprès qui s'endort
Certains nids, d'où s'échappe un petit frisson d'aile:
Mystérieux, un chant choit d'un jeune astre aux rais d'or.

Arthur Rimbaud, Poésies, 1870

Ksibet - el - Médiouni, café du port, le 27 avril 2003

MIROIR DE RÊVE

(I) -1 BLASPHEME

On me dit aujourd'hui que l'étoile indiscreète
A médit du faubourg qu'investit Jugurtha.
Je réponds: "Je m'en vais dès ce soir à la Crête.
Je voudrais rencontrer l'**émir** Umurtha... *

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la statue
D'Apollon que l'on brise au couchant rubescent,
Un trouvère amoureux, dont la voix s'était tue,
Qui voltige émouvant dans le vent lactescent.

D'Apollon que l'on brise a volé l'ombre exquise
D'un pigeon voyageur qu'encagea Dhu-Noès.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois la marquise
Dans les bras d'un vicomte au regard d'aloès.

Je m'en vais d'un pas lent aux cités surannées;
J'y revois des dormeurs dans une eau qui croupit;
Or voilà que mon fils est resté quatre années
Sans dormir ni manger; il ulule accroupi.

Brusquement, un jeune astre a chanté son hommage
À la lune agressive en habits de satin,
Pendant que traverse un faubourg le roi mage
Balthazar; où va-t-il, -Blasphémer la catin.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 28 avril 2003

(I) -2 LE TRÉPAS DE JUGURTHA

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la statue
D'un vieux sphinx éborgné sous le ciel lactescent.
Quand la voix des Syrinx brusquement s'était tue,
Je regarde une aurore au rai d'or déhiscent.

Quand la voix des Syrinx a bercé l'ombre exquise
Du figuier alourdi par son or, l'aloès,
Le cactier tout en fleurs ont moqué la marquise,
Le sultan de palais, le méchant Dhu-Noès.

Le cactier tout en fleurs a piqué quatre années.
Je m'embourbe à pas lourd dans le bourg qui croupit;
Or on hume alentour des senteurs surannées.
Dans mon rêve échancré, le sorcier s'accroupit.

Du figuier alourdi, monte encore un hommage
Aux Syrinx des roseaux que l'ont vêt de satin.
Je m'en vais à pas prompt rencontrer un roi mage:
-Je voudrais qu'il évite au faubourg la catin.-

Une étoile orpheline – et pourtant indiscreète-
A chanté brusquement le trépas d'Umurtha.
On sanglote au faubourg éventré qui secrète
Une humeur de rancœur quand se meurt Jugurtha.

Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 28 avril 2003

(I) -3 OCCISION D'ÉMIRESSSE

As-tu vu, troubadour, sangloter l'ombre exquise
Des Syrinx? –Je revois sangloter Dhu-Noès;
Le sultan, un émir, l'archiduc, la marquise,
Je les vois sangloter sous un pied d'aloès.

Des Syrinx m'ont bercé les chansons *surannées*.
Cependant que m'effraie un ciel ord qui croupit,
J'aperçois un enfant qu'ont vidé quatre années
De combats, car l'ogron dans le feu l'accroupi.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un roi mage;
D'où vient-il? De la Perse où l'on vêt le satin;
Il m'adresse en chantant au matin son hommage;
Je lui dis: "Sors du bourg où s'ébat la catin!"

D'où vient-il? De la Perse où la voix s'était tue.
Je réponds: "Il descend du voussoir lactescent."
Dans mon rêve échanré, j'aperçois la statue
Du Grand-Chien assassin à l'aboi rubescent.

Je réponds: " Il descend de l'étoile indiscreète;
Il s'apprête à tuer le vieux roi Jugurtha."
On réplique: " Il descend du sommet de la crête
Pour occire, a-t-on dit, l'*émiresse* Umurtha."

Ksibet- el-Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(I) -4 LE CHIOT

Offre alors, troubadour, tes chansons surannées
À la fleur purpurine, à ce pleur qui croupit!
Il répond:" à l'enfant qu'ont béni quatre années,
À ce vent très mouvant où le bourg s'accroupit."

Dans mon rêve, un guépard griffe encor mon hommage
Que j'adresse à l'enfant dans le vent du matin.
A surgi, parfumé brusquement un roi mage;
Je lui crie:" Où vas-tu?"- Rencontrer la catin!

Que j'adresse à l'enfant dans le vent l'ombre exquise!
Peu te **chant, petit chiot**, qu'a troqué Dhu-Noès
Contre un ver tortueux dont ne veut la marquise;
Je m'en vais t'éventer par un pic d'aloès.

Peu te **chaut, petit chiot**, que ma voix se soit tue.
Dans mon rêve apparaît un guerrier rubescent;
Dans mon rêve échancré, j'aperçois la statue
Du Grand-Chien purpurin à l'aboi rougissant.

Dans mon rêve apparaît une étoile indiscreète;
Elle m'a dit à l'enfant appelée Umurtha:
'As-tu vu, ce matin sous le ciel de la crête,
Le Romain qui s'affaire à tuer Jugurtha?"

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(I) -5 INDISCRÉTION DE LA LUNE

Reçois donc, troubadour, ce matin mon hommage!
Dit l'ogron purulent, habillé de satin.
Je m'en vais à pas lent; je rencontre un roi mage;
Il me dit: "Défends-toi de baisers la catin!"

Je m'en vais à pas lent aux cités surannées;
J'y barbote en tremblant dans l'étang qui croupit.
Le vent tors a soufflé dans nos bourgs quatre années,
Dit l'aède à la nuit. Un dragon s'accroupit.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois l'ombre exquise
Du figuier aux fruits d'or qu'a brûlé Dhu-Noès.
L'empereur de la Corse a baisé la marquise
Sous un pied de cactier, sous un pied d'aloès.

Du figuier aux fruits d'or a surgi la tortue.
Je demeure ébahi dans le soir rubescent.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois la statue
D'Athéna qui se meurt au faubourg pâissant.

Je demeure ébahi par la lune indiscreète;
Elle a dit au guerrier du vieux roi Jugurtha:
"Quand vas-tu, grand guerrier, au sommet de la Crète
Enlever ton aimée appelée Umurtha?"

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(II) -1 LE RAFFINEMENT DE L'AÈDE

Or la nuit purpurine a caché sous sa mante
Le chant ord qu'a vomi l'empereur Juba Dix.
J'aperçois dans mon rêve une étoile inclémente
À laquelle est pendu le cadî Ben Badis.

Le chant ord, qu'a vomi l'empereur monotone
Du couchant trébuchant, flagellé par l'hiver,
Est monté jusqu'au ciel dans l'éclair qui détone
En brûlant au passage un aède, un pivert.

Dit l'aède au couchant trébuchant: mais où vais-je?
-À chaque heure arroser l'aloès, le cactus,
Le figuier, l'amandier cramoisi de Norvège.
Dans mon rêve échancré, je vomis mon rictus.

À chaque heure as-tu vu que l'aurore agonise?
Dit l'aède en sanglots en berçant un bambin.
Or l'étoile hyaline,- où ma fleur s'harmonise,-
A fait choir un long pleur sur l'heureux chérubin.

Dit l'aède en sanglots: voudra-t-on que j'occise
Un phalène étourdi par la fleur de velours?
Par Allah, je ne peux dans la nuit indécise
Attoucher la lueur de la mante aux plis lourds.

Ksibet- el- Médiouni, café du Port, le 28 avril 2003

(II) -2 LES SANGLOTS

Connais-tu, troubadour, le chant lourd de l'automne?
Je connais les autans flagellés par l'hiver,
Par l'hiver en sanglots dans le vent qui détone.
Je connais le chant pur, aérien du pivert.

Je connais les autans flagellés de Norvège,
D'Ouganda, de Finlande où fleurit le cactus.
Le trouvère a crié dans la nuit: "Mais où vais-je?"
Le pivert fuit la nuit; il avale un rictus.

D'Ouganda, de Finlande où le jour agonise,
Me parvient le sanglot ou le pleur d'un bambin.
Le sanglot de ma fleur dans la nuit s'éternise.
Dans mon rêve échancré, du sang bout dans un bain.

Me parvient le sanglot de l'aurore indécise;
Je m'avance à pas lourd - pas feutré de velours.-
Un guerrier crie encor:" Voudra-t-on que j'occise
Ce vieillard engourdi sous les cieux toujours lourds?"

Je m'avance à pas lourd dans la nuit inclémente.
Devant moi, j'aperçois à cheval Juba Dix.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois une amante
Du soleil en sommeil; en sanglots Ben Badis.

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(II) -3 DÉCLARATION DE L'AMANTE

Dans mon rêve échanré, je voyage en Norvège:
Figue en pleurs, oliviers, jujubiers et cactus,
Un oued à serpents, des gourbis... mais où vais-je?
M'écrié-je affolé, vomissant mes rictus.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois Sœur Denise;
Elle a pris doucement dans ces bras un bambin.
Le bambin a pleuré, car la nuit s'éternise;
Or son père aime encor le divin *chérubin*.

Elle a pris doucement une aurore indécise.
Quand la nuit est venue à pas vif, de velours,
Un aède a crié: "Où veut-on que j'occise?"
Un trouvère a crié: "Cette amante aux chants lourds."

Quand la nuit est venue ululer pour l'automne,
Le printemps a crié flagellé par l'hiver;
Quant à moi, j'entends vite un bruit sourd, monotone:
"Où'on égorge en chantant la chanson du pivert!"

Dans mon rêve échanré, j'aperçois une amante
De Carthage en veuvage et du roi Juba Dix.
Elle a dit en fureur à la nuit inclémente:
"J'aime aussi Jean-Paul Six, j'aime aussi Ben Badis."

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(II) -4 LA LUNE INCLÉMENTE

Honte à vous! dit le jour qui se meurt, agonise.
La nuit rit, sautillant, mordillant un bambin.
Un aède amoureux, dont le chant s'éternise,
Dit haïr pour toujours le païen concubin.

La nuit rit, sautillant jusqu'à l'aube indécise.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois les cieus lourds;
Il y nage un nuage à la queue imprécise;
Or la nue a glissé sur des lits de velours.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois en Norvège,
Au Maroc des aïeuls des forêts de cactus,
En Belgique un lutin, un sylvain; mais où vais-je?
Je ne sais, par Allah; me lacère un rictus.

Au Maroc des aïeuls, le parfum de l'automne
Se répand aux **douars** bâtonnés par l'hiver.
Au faubourg, je m'en vais d'un pas lent, monotone.
-On entend au printemps des sanglots de pivert.-

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sous la mante
De la nuit son chant ord, tortueux; Juba Dix,
Quant à lui, dit du mal de la lune inclémente
Qui permit au Romain de l'occire à Cadix.

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(II) -5 LA MORT DE JUBA DIX

Que dis-tu, troubadour, à la voix indécise?
Que dis-tu de ma mante aurorale aux plis lourds?
-Ou'on la tresse en la nuit à la vue imprécise;
Que l'on hait au faubourg sa douceur de velours.

Ou'on la tresse en la nuit dont l'œil noir s'éternise!
Jusqu'au sang, à la mort, que l'on batte un bambin!
Vient le temps où la nuit assassine agonise;
Vient le temps où s'ébat le joyeux chérubin.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois au Norvège
Le simoun chez Haroun, un parfum de cactus,
D'oliviers tout en fleurs, d'aloès; mais où vais-je?
M'écrié-je en fureur.- Avaler mon rictus.

Le simoun chez Haroun a fait peur à l'automne;
Or le bourg sans labour, flagellé par l'hiver,
A chanté brusquement sa chanson monotone
Quand mon cœur fleure un pleur comme un cœur de pivert.

Or le bourg sans labour s'est caché sous la mante
De la nuit divagante où se meurt Juba Dix.
Brusquement, a tonné, sous l'étoile inclémente,
Le cadî d'Arcadie ou l'émir de Cadix;

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(III) – 1 L'OURSE EN RUT

Quand l'étoile a planté la douleur nonchalante
À Carthage, à Leptis où gémit Gélimer,
Le Grand - Chien a frémi dans la nuit indolente.
En pleurant, le flot bot s'en retourne à la mer.

Les figuiers pleins de sève étaient morts feuille à feuille.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois Lucifer;
Il me dit, l'air moqueur: " Le trépas vous accueille
Si l'on paît la rancœur de mon cœur fait de fer."

Je m'avance à pas lent, corrodé par les rides
Du vieil astre en fureur, amoureux de Charon.
Lucifer m'a lancé; " Voudra-t-on que tu brides
Ce cheval de bataille? Épinglez ce baron!"

Du vieil astre en fureur, dévoré par les fièvres
Des marais dits salants; le désir est éteint.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois, sur les lèvres
De l'aurore opaline, un cantique au lointain.

Des marais dits salants le chardon s'atténue.
Le Taureau **furieux** beugle encor galamment.
L'Ourse en rut a glissé violemment sur la nue.
Le Taureau crie et court: " Suis-je encor ton amant?"

Monastir, café du Marabout, le 29 avril 2003

(III) – 2 LA CHANSON DE GÉLIMER

Le voussoir est tombé ce matin feuille à feuille.
Qui va là? M'écrié-je en fureur.- Lucifer!
Je me tais, car j'ai peur du trépas qui recueille
Mes versets; Je m'écrie:" Ah Seigneur! J'ai souffert."

Oui va là? M'écrié-je en fureur, sous mes rides.
C'est la barque amarrée au vieux Styx par Charon,
Me dit l'astre aux abois." Voudras-t-on que tu brides
Lucifer le Maudit? Occidez ce larron!"

C'est la barque amarrée au vieux Styx, aux flots mièvres
De ces chants purpurins que j'entends au lointain.
On répond près de moi:" Le parfum de ces fièvres
Fait qu'au bourg orphelin ton sanglots s'est éteint."

De ces chants purpurins le parfum s'atténue;
Dieu merci! Dit l'aède amoureux, galamment
À l'étoile engrossée, à la nue inconnue.
On lui dit avec joie:" Es-tu donc notre amant?"

Dieux merci! Dit l'aède à l'aurore indolente.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois Gélimer;
Il chantonne en courroux sa chanson insolente;
Je la jette au bas-fond dévoreur de la mer.

Monastir, ibidem, le 29 avril 2003

(III) – 3 LA SORCIÈRE ÉMÉCHÉE À THIERRY SAJAT

Que vois-tu, troubadour, dans ce ciel plein de rides?
Dans mon rêve échancré, j'aperçois un baron,
Un vicomte, un émir- dont les yeux sont arides;-
On discute avec flamme, en courroux de charon.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois, sur les lèvres
De la mer océane, un désir qui s'éteint,
Mon ami de Créteil orphelin des Deux-Sèvres,
Son poème émouvant qu'on ressème au lointain.

De la mer océane- aux chansons méconnues,-
Connais-tu le parfum capiteux, le diamant,
Le rubis scintillant?-je connais plusieurs nues
Où l'aède amoureux chante encor galamment.

Connais-tu mon parfum? – Il se meurt feuille à feuille;
Je connais cependant le damné Lucifer,
Sa chanson qui nous dit:" Dans ma nuit, je vous accueille;
Vous serez vous mon croc endurci par le fer."

Je connais cependant ma douleur nonchalante;
Or l'attise en ramant le méchant gélimer.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois indolente
La sorcière éméchée, agriffée à la mer.

Monastir, ibidem, le 29 avril 2003

(III) – 4 LE BLASPHEME INFAMANT

Or je vois rejaillir, troubadour, de tes lèvres
Un blasphème infamant qui s'égare au lointain.
Il répond: " je maudis le relent de ces fièvres
Quand le rai auroral perd son or et s'éteint

Un blasphème infamant qui se perd, s'atténue,
Est vomi par l'éclair dans le noir firmament.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois sur la nue
L'ogre en rut qui rugit et s'abat galamment.

Est vomi par l'éclair, dans la nuit indolente,
Le blasphème infamant que reprend Gélimer.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois insolente
Le cation des faubourgs, aux abords de la mer.

Le blasphème infamant est tombé feuille à feuille
Dans le vent émouvant, écorché par **charon**.
Je m'adresse en pleurant à l'ogron qui recueille
Les butins purulents du **vacher**, du **larron**...

Dans le vent émouvant, écorché par la bride
Du cheval de la nuit, j'aperçois Lucifer
Qui me dit en riant- que son souffle est torridel-
"Suis mon **pas**, troubadour, aiguisé par le fer!"

Monastir, ibidem, le 29 avril 2003

(III) – 5 LA CHANSON DE LUCIFER

Le printemps geint encor, l'ouragan s'atténue;
Que dis-tu, troubadour? Dit le noir firmament;
Parle alors, par Allah, au nuage, à la nue:
Le dragon est toujours puissamment leur amant.

Que dis-tu, troubadour? De l'aurore indolente?
Dans mon rêve échancre, j'aperçois Gélimer,
Genséric, Childéric, dans la nuit insolente,
Des guerriers sans lauriers avalés par la mer.

Dans mon rêve échancre, le Trépas nous accueille
Dans ses bras de velours ou de feu. Lucifer
A chanté sa chanson qui fait choir, feuille à feuille,
Le voussoir hyalin, - Grand - Seigneur! J'ai souffert: -

Dans ses bras de velours, sous le ciel qu'on déride,
Il assoit l'orphelin puis le livre à **Charon**.
Mon cheval **alezan** au galop – que je bride-
Me transporte en fumant sous le ciel du larron.

Il assoit l'orphelin corrodé par la fièvre.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois au lointain
Un errant effrayant, vaporeux, de sa lèvre,
A giclé l'hymne ancien que l'ogron a déteint.

Monastir, ibidem, le 29 avril 2003

(IV) – 1 LE VIEUX GARDE

Il arrive en chantant le trépas, nous enchaîne
Dans son antre au fond creux. J'aperçois Childéric
Qui me dit méchamment: " connais-tu le vieux chêne
De Saint-Louis? " – Je connais le Germain Frédéric.

Dans son antre au fond creux, la saison de la veuve
A fleuri le printemps. – Que le ciel est pesant!
Grand Seigneur! Je voudrais me baigner dans le fleuve
De l'Amour. Au galop, hennis fort alezan!

A fleuri le printemps des autans sous les jougs
Des ânon, des ogrons, des dragons du vieux duc.
Je m'en vais à pas prompt en rêvant de bijoux,
De torrents **violents** emportant l'aqueduc...

Des ânon, des ogrons en habits du dimanche
Ont parlé de mon père en moquant mon tricot.
Un ourson en courroux, qui s'accroche à la manche
De la nuit, se refuse à payer son écot.

Qui médite de mon père, enfonçant à la garde
Son poignard dans l'aurore au rai d'or trébuchant?
Dans mon rêve échancré, j'aperçois un vieux garde
Qui s'avance en silence, en cadence au couchant.

Ksibet-el-Médiouni, café des sportifs, le 29 avril 2003

(IV) – 2 PANTOUM BARBARE

Connais-tu, troubadour, les sanglots de la veuve?
Je connais les poils bruns du cheval alezan,
Le courant fulgurant qui laboure un grand fleuve
Aux saisons des frimas où le ciel est pesant.

Je connais les poils roux, enfoncés sous les jougs
De ce siècle en courroux où s'ébat l'archiduc.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois des joujoux
Scintillants; qui font mal au vétuste aqueduc.

De ce siècle en courroux on occit les dimanches;
On lacère effronté mon tarbouch, mon tricot.
J'entrevois dans la brume un lutin sur deux manches
À balai quand pâture un têtù bourricot.

On lacère en été mon tarbouch par mégarde
Je sanglote au matin; je sanglote au couchant;
Je m'adresse à l'étoile, - or la nuit me regarde:-
Je lui dis cette angoisse en mon cœur trébuchant.

Je sanglote au matin; le dragon nous enchaîne.
Dans mon rêve échancre, je surnomme CHildéric;
Il s'emporte, il me dit : " De Louis Neuf le vieux chêne,
Ou'en fais-tu, troubadour, et qu'en dit Childéric?"

Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 29 avril 2003

(IV) – 3 LES JOUGS DU BARBARE

Ce matin, nous marchons humiliés les jougs
Du barbare aguerri qui se veut archiduc.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois des sajours.
Des guenons, de vieux coqs, un zéphyr d'aqueduc...

Du barbare aguerri, j'ai gommé les dimanches;
Il traînasse aujourd'hui mon affreux bourricot,
La jument éborgnée, un sorcier sur des manches
À balai; je suis nu; sur la tête, un tricot.

Il traînasse un cadavre au couchant sous la garde
D'un hussard en colère au regard très méchant;
Je lui dis calmement : " le couteau de ce garde,
Qui l'aigüise en hiver au rai tors, trébuchant?"

D'un hussard en fureur le regard nous enchaîne.
Dans mon rêve échancré; j'entrevois Frédéric
Barberousse aux abois; je repense au vieux chêne
De Saint-Louis le croisé; j'aperçois Childéric

Dans mon rêve échancré, la saison sera veuve,
Sera veuf ce printemps où se meurt l'alezan.
Où se jette, Ô seigneur, le flot pur de ce fleuve?
Ou'il m'emporte en grondant! Car le ciel est pesant.

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 avril 2003

(IV) – 4 LE CROISÉ FRÉDÉRIC

Or le temps que je vis **se résume en dimanches**,
Dit le gnome au lutin sans payer son écot.
Il répond à son tour, retroussant ses deux manches:
" Passe alors à mon cou ton brillant calicot!"

Dit le gnome au lutin:" As-tu vu par mégarde
Hululer la **charrette** au regard trébuchant?"
Il répond:" Mon poignard, je l'enfonce à la garde
Dans le corps du simoun, dans l'œil ord du couchant?"

Hululer la charrette, embrasser des sajours,
Dorloter un émir, caresser l'archiduc...
Tout cela me fait peur de me voir sous les jougs
Du barbare affiné qui détruit l'aqueduc.

Dorloter un émir aux saisons déjà veuves
Est infâme à mes yeux; qu'on demande aux balzans!
" Ô flots purs, noyez-moi sous les chants de ces fleuves!
Le faubourg est trop lourd, les grands cieux sont pesants

Est infâme, Ô Seigneur, cet émir qui m'enchaîne ;
Par Allah, il ressemble au cruel Childéric.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois sous le chêne.
De louis neuf- Louis le Saint –le Croisé Frédéric.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 29 avril 2003

(IV) – 5 CHILDÉRIC

Plantez-moi ce couteau dans ce cœur à la garde!
Dit le chien assassin au **chiot** trébuchant.
Devant moi, j’entrevois dans la brume un vieux garde ;
En pleurant, il s’avance en hurlant, en couchant.

Devant moi, j’entrevois la guenon qui m’enchaîne
Dans mon rêve échancre, j’aperçois Frédéric
Barberousse au levant. Que fait-il sous le chêne
De Louis Neuf pris de frousse ? Il attend Childéric.

Dans mon rêve échancre, la saison sera veuve :
Pas de fruits aux rais d’or, aux abois les balzans ;
Les torrents fatigués – que charrie un grand fleuve ; -
Le voussoir a fait choir les grêlons de ses ans.

Pas de fruits aux rais d’or, humiliées sous les jougs,
Nous marchons dans la nuit entravée par le duc.
Dans mon rêche échancre, j’entrevois des sajours
Des lapins, des mulots sur un Veil aqueduc.

Nous marchons dans la nuit en habits du dimanche.
On nous dit méchamment : " Payez donc votre écot ! "
Or je suis affamé ; je m’accroche au vieux manche
A Balai, je suis nu ; j’ai perdu mon tricot.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 29 avril 2003

(V) – 1 LES PUISSANTS DE LA TERRE

Que dis-tu, troubadour, du matin qui s'azure?
- le trucide en fureur l'empereur Constantin.
Je m'avance à pas lent; j'aperçois la mesure
Du pâtre qui surveille un troupeau byzantin.

Le trucide en fureur l'émirresse isolée
Qui rallume au faubourg des chardons de rancœur;
Or il pleure en mon cœur la chanson désolée
Dans mon rêve échanuré, j'aperçois le moqueur.

Qui rallume au faubourg des chardons sans piqûre?
- un sultan, un baron, un vicomte, un émir,
Un seigneur, un hussard, un laquais... qui n'ont cure
Du printemps qu'on achève – en priant- sans frémir.

Un sultan, un baron- dont les nuits seront brèves-
M'ont chanté leur chant tors, fracassant l'encensoir
Où j'ai mis du benjoin. Ils m'ont dit : " Mais tu rêves."
Je m'en vais refroidir leur mortel attisoir.

M'ont chanté leur chant tors- en louant mon silence-
Les puissants de la terre en tuant Dalila.
Dans mon rêve échanuré, la lueur de leur lance
Rampe encor pour brûler dans la nuit Melilla.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 29 avril 2003

(V) – 2 CONSTANTIN (1)

Qu'on me rende à la vague! À la mer isolée!
Dit l'aède en criant, car il pleure en son cœur
Lui répond son épouse en sanglots, désolée:
"Pourquoi donc ces abois?" – C'est un feu de rancœur.

Dit l'aède en criant: " j'ai goûté la piqûre
Du sultan exultant qu'accompagne un émir;
J'ai goûté le pleur ord du puits noir qu'on récure.
Ils ont bu dans la nuit du sang vif sans frémir."

Du sultan exultant connaît –on les grands rêves?
Le lutin me répond:" j'en connais l'attisoir
Ou'il enfonce en riant dans la flamme et les grèves
À l'entour de la mer pour briser l'encensoir."

Le lutin me répond:" J'aime aussi ton silence
Oui déplaît à l'imam de Priam, Dalila,
À Samson le veillant, orgueilleux de sa lance,
Aux cités des aïeux : à Ceuta, Melilla"

Dans mon rêve échancre, j'entrevois la mesure
D'un berger loqueteux du faubourg byzantin.
Sous le ciel hyalin, dans le jour qui s'azure,
J'aperçois à Byzance en fureur Constantin.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 29 avril 2003

(V) – 3 CONSTANTIN (2)

Que sens-tu, troubadour, au matin? – La piqûre
Du frelon que l'on sait amoureux de l'émir,
Du sultan, de la nuit, du puits noir qu'on récure
De la mare où s'ébat le Maudit sans frémir.

Du frelon, que l'on sait amoureux de ton rêve,
Que dis-tu, troubadour? – Apportez l'encensoir!
Mettez-y du benjoin, car la nuit sera brève!
Par Allah, devant moi, fracassez l'attisoir!

Que dis-tu, troubadour, de l'éclair de ma lance?
- Qu'on en parle à Samson! Ou'en dis-tu, Dalila?
Dans mon rêve échanuré, le faubourg en silence
Goûte encor le sommeil que connaît Melilla

Ou'en en parle à Samson dans cette île isolée!
Ou'on en parle à son fils! Ou'on en parle à son cœur!
Ils diraient tous les deux que ma sœur consolée
Irait vite étouffer ces tisons de rancœur.

Je m'avance à pas lent au matin qui s'azure.
Devant moi, j'aperçois l'empereur byzantin;
Il me dit en courroux: "Rejoins donc ta mesure!
Qui serais-je? Ignorance, Ô Seigneur! Constantin!"

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 29 avril 2003

(V) – 4 LE PUIITS SECRET

En riant, on me dit que ma nuit sera brève.
En pleurant, je leur dis de briser l'attisoir,
D'enterrer le dragon aux doigts prompts sous la grève,
De brûler mon benjamin, éventant l'encensoir.

En pleurant, je leur dis: " Cet éclair de ma lance
A brûlé mes cheveux en bravant Dalila."
Dans mon rêve échanré, j'aperçois la balance
Où l'on pèse au couchant à Ceuta Melilla.

A brûlé mes cheveux le voussoir qui s'azure.
Qui va là? M'écrié-je. – un tyran byzantin;
Il arrive en criant, il ébat ma mesure,
Il nous dit: " Mais je suis l'empereur Constantin."

Qui va là? M'écrié-je. – Ah ta sœur désolée!
On lui prit le sourire en son âme, en son cœur;
On la mit méchamment dans la grotte isolée
Où vit l'ogre en courroux qui se paît de rancœur.

On lui prit le sourire, injectant la piqûre
De l'ogron qui l'égorge au matin sans frémir.
Dans mon rêve échanré, le puits ord qu'on récure
Cache encore un sultan, un vicomte, un émir...

Monastir, café le Monères, le 30 avril 2003

(V)-5 LA PIQURE DU BOURDON

A piqué ma cervelle un serpent de silence.
Je m'adresse en sanglots à ma sœur Dalila ;
On nous moque, on nous frappe en fureur de la lance
Qui transperce en couchant Gibraltar Melilla.

Je m'adresse en sanglots à la nuit qu'on dit brève :
« Pourquoi donc voudra-t-on aiguïser l'attisoir ? »
Eveillé, le grand – chien me répond, (est-ce en rêve ?)
« Pour pouvoir mieux briser ton antique encensoir. »

Pourquoi donc voudra-t-on m'injecter la piqûre
Dans bourdon au sang blond ? – c'est l'avis de l'émir
Qui se terre en hiver dans un puits qu'on récuré ;
C'est l'avis du sultan qui l'occit sans frémir.

Du bourdon au sang blond la chanson désolée,
L'entends-tu, troubadour ? te pais –tu de rancœur ?
Je l'entends au printemps à l'aurore isolée,
La chanson du bourdon, la chanson du moqueur.

L'entends-tu, troubadour, la chanson qui s'azure ?
Je réponds que j'entends l'hymne ancien byzantin.
Quand le vent très mouvant a giflé ma mesure,
Dans mon rêve apparut l'empereur Constantin.

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VI)-1 LE MARCHAND SANS SCREPULE

Le dragon de la nuit mâche encor la fressure
Du troupeau qui se presse au faubourg phénicien.
Le marchand de la chair a griffé ma blessure ;
Il est né a-t-on dit, sous le ciel vénitien.-

Le marchand de la chair a griffé bien des races.
On le voit au couchant divaguer en courroux.
Il est fils de parents que l'on sait très voraces.
Vous irez tous ensemble à l'affreux gouffre amer. »

Au faubourg sans labour, ce marchand parle encore ;
Il me montre en riant des chardons de coteau,
Un lapin qui couine, un vieux coq qui picore,
Un grumeau de sang ord, sans mâturer un bateau.

Il me montre en riant une enfant qui captive.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'aïeul pieux
-de l'enfant qui captive – abreuvé d'une eau vive ;
Que fait-il ? Il arrache en pleurant des épieux.

Monastir, café le Mourabout, le 30 avril 2003

(VI)-2 LA RACE DES RAPACES

Que dis-tu, troubadour, du vautour très vorace ?
Du Balzan que j'enfourche au couchant en courroux ?
Je réponds, « es-tu donc, par Allah, de la race
Du vautour, de l'auteur, de l'onagre aux poils roux ?

Du Balzan que j'enfourche – affamé par vos sages-
Que dis-tu, troubadour ? – le fureur de la mer
M'a donné le vertige, a volé mes messages
D'amitié dont se paît l'effrayant gouffre amer.

Que dis -tu, troubadour, de ce coq qui picore
Ton cerveau tout en fleurs et les pleurs du coteau ?
Je répond furibond : « le dragon parle encore
Du bateau de Rimbaud, des tableaux de Watteau. »

Ton cerveau tout en fleurs, troubadour, me captive ;
Je dis vrai, par Allah ; on te sait très *pieux*.
Entends-tu la chanson hululante, *éreinive*
Du corbeau qu'on entrave à l'entour des épieux ?

Dans mon rêve échancre, j'entrevois la blessure
D'un enfant orphelin d'un faubourg phénicien ;
Je lui viens au secours. L'ogron paît la fressure
D'un marchand de jeunesse- enfanté Vénitien.

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VI)-3 LE SOLDAT PHENICIEN

Honte à vous, troubadour, me dit-il, à vos sages !
Je demeure ébahi par l'aigreur de la mer.
Cependant j'offre au vent émouvant mes messages
Immortels, il les donne à l'affreux gouffre amer

Je demeure ébahi, car le vent parle encore
A la menthe ondoyante, à la fleur du coteau,
Au chardon purpurin, à ce coq qui picore
De blonds graines de maïs, les couleurs de Watteau.

A la menthe ondoyante, à la fleur des captives
Le vent parle en courroux, brandissant des épieux
Dans mon rêve échancre, des chansons fort plaintives
Ont bercé le faubourg où sont morts tous nos pieux.

Le vent parle en courroux des oiseaux dits voraces,
Des chiots, des agneaux, des ânon aux polis roux ;
Je me tais- quant à moi- je repense à ces races
Où l'on boit du sang d'homme avec joie, en courroux.

Des chiots, des agneaux, on a pris la fressure,
On la cuit au couchant au faubourg vénitien
Je m'en vais d'un pas prompt bénifier ma blessure,
Cependant que m'arrête un soldat phénicien.

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VI)-4 VILENIE DE MILICIEN

A Bagdad l'éventré, le vent seul parle encore ;
Que dit-il à la fleur calcinée ? Au coteau ?
A la poule efflanquée ? À ce coq qui picore
Un chétif ver de terre ? Au flot noir de cette eau ?

Que dit-il à la fleur calcinée ? Aux captives
Du boucher, du bouvier, du vacher qu'on dit pieux
On entend, par Allah, des chansons éreintive
Cependant que le vent a brandi des épieux.

Du boucher, du bouvier, du vacher, de ces sages,
Admirez la fureur qui fait peur à la mer !
Au matin, par Allah, e, tendez mes messages
Dont le goût est exquis, parfumé – point amer ! –

Admirez la fureur qui fait peur à nos races !
Savez-vous que le ciel a vomi son courroux ?
Qu'il maudit les corbeaux, les vautours très voraces ?
Mon cheval au galop a perdu son poil roux.-

Savez vous que le ciel a soigné ma blessure ?
Un matin, je courrais au faubourg phénicien
Quand l'autour furieux mâchonna la fressure
De Bagdad poignardé par un vil milicien.

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VI)-5 LA FRESSURE PANTELLANTE

Le faubourg compte encore au couchant ses captives
Dont le nombre est énorme- avaient dit tous les pieux.
Or j'entends des sanglots dans mes nuits **éreinive**
Un ogron plante alors près de nous ses épieux

Or j'entends des sanglots quand le vent parle encore ;
Il me dit en courroux : « que fait – on de cette eau ?
Je réponds en pleurant : » vois ce coq qui picore
Un seul grain de vent ord, la douleur de Watteau ! »

Il me dit en courroux, « Honte à vous, à vos sages !
Car je sais qu'on s'apprête à plonger dans la mer. »
Je réponds en pleurant : » connais-tu mes messages ?
On la jette à la fureur du distors gouffre amer. »

Car je sais qu'on s'apprête à citer de ma race
Les malheurs répétés, je vous parle en courroux
Dans mon rêve échancré, le vautour très vorace
A santé sur un âme, agriffant un poil roux.

Répétés, ces malheurs ont recouvert ma blessure
Je suis né, disait-on un bourg phénicien.-
Dans mon rêve échancré, j'aperçois la fressure
Pantellante au bec ord d'un marchand vénitien

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VII)-1 DIALOGUE DE SOURS

Il arrive au couchant rubescent de la tourbe
Il brandit en chantant dans le vent un tramail
Il présente à son fils un laurier que je courbe
Le voussoir a fait choir sur ma tête un camail.

Il arrive en chantant un chant pur d'hirondelle.
Je lui dis dans la nuit : « as-tu vu le vent gris ? »
Il me dit en chantant, me frappant d'un coup d'aile
« As-tu vu, troubadour, nos regards amaigris ? »

Je lui dis dans la nuit : » qui t'a pris la parole ? »
Il me dit en dansant : » j'ai cueilli les moissons. »
Je lui dit : « De l'encens cueille alors la corolle ! »
Il me dit : « je connais le vieux roi de Soissons. »

Il me dit en dansant : » connais-tu mon breuvage ? »
Je lui dis : « dans l'encens, m'a bercé le hautbois. »
Il me dit rubescent : » cet éclair est sauvage. »
Je lui dis déchirant ; » il fuira dans les bois. »

Je lui dis en pleurant : » As-tu bu l'amertume ? »
Il me dit en errant ; » ce couchant est poreux
Je lui dit en tremblant : » Vois le soir vapoureux ! »

Monastir, café le Monères, le 30 avril

(VII)-2 LE ROI DE SAISONS

Dans mon rêve échancré, j'aperçois l'hirondelle
Qui survole un faubourg aux toits noirs, aux toits gris
L'ouragan divagant m'a donné trois coups d'aile
Des errants entravés par l'ogron, amaigris.

L'ouragan divagant m'a privé de parole
Cependant je rêve, appris à Soissons
Le vieux roi qui hulule : « Evidez la Corolle ! »
Recueillez son miel son fiel, mes moissons ! »

Le vieux roi hulule : » Arrosez mon breuvage
De nectar, de lait pur, des sanglots du hautbois ! »
Ce vieux roi, je le vois, il se paît de veuvage
Qu'on resème aux faubourgs, à l'entour des sous bois.

Ce vieux roi- que je vois- a rebu l'amertume
Sous le ciel évidé dans le sang, vapoureux
Une ogresse engrossée a lustré son costume
Par l'éclair de la nuit louvoyant et poreux.

Une ogresse engrossée a voulu que je courbe
Un laurier, un jasmin, un velours de camail.
Dans mon rêve échancré, j'entrevois dans la tourbe
Un hussard- le froussard- qui brandit un tramail.

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VII)-3 BREUVAGE MYSTERIEUX

On accroche au nuage échanré ma parole ;
Je demeure interdit, on cueillit mes moissons.-
Je m'avance à pas lent, j'aperçois la corolle
Que remplit de fiel l'empereur de soissons.

Je demeure interdit, on me sert un breuvage
Mystérieux ; chants de boucs, chants de coqs, de hautbois.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois en veuvage
Un vieux serf estropié, réfugié dans les bois.

Dans mon rêve échanré, je rebois l'amertume
Que me verre un sorcier au regard vaporeux
Loin de lui, j'aperçois une ogresse en costume
De satin, de velours transparents et poreux.

Que me verre un sorcier au regard qui se courbe ?
Du fiel purpurin qui s'infiltré au tramail
Du poison qu'il mélange au charbon de la tourbe !
J'aperçois dans mon rêve un chanoine an camail

Du fiel purpurin, qui vomit l'hirondelle
Je n'ai cure, ô seigneur, ni des vents amaigris.
Je m'avance à pas lents je reçois trois coups d'ailes
Le jour pleure, il se meurt dans le sang du soir gris

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VII)-4 LE CHASSEUR SANS TREMAIL

Dans mon rêve, on me dit que le coq est sauvage
Que la poule en veuvage est allée aux sous-bois.
Je m'éveille en sursaut, car la poule en veuvage
A cessé de glousser, pleure alors mon hautbois.

Je m'éveille en sommeil, le dragon en costume.
Est venu dans le bourg, par le soir vapoureux
Dans un bol, il me verse en fureur l'amertume
Que je bois malgré moi : mon gosier est poreux.

Dans un bol, il me verse en fureur sa parole
Je le bois malgré moi, j'ai cueilli ses moissons
Il me sert sans émoi du fiel en corolle.
Il me dit en criant qu'il gouverne à Soissons.

Il me dit en criant qu'il occit l'hirondelle,
Le vent tors, le vent pur, le vent noir, le vent gris.
Dans mon rêve échancre, quelqu'un donne un coup d'aile
A mes chants alléchants que l'on sait amaigris.

Le vent tors, purpurin, qui s'ébat sur la tourbe,
Est soufflé par l'ogron qui se vêt de camail.
Je me tais, car j'ai peur de l'ogron au bec courbe.
Devant moi j'aperçois un chasseur sans tramail.

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VII)-5 LE MENDIEUR

Il arrive en m'offrant un parfum d'amertume,
Je l'accueille en pleurant dans le soir vapoureux.
Brusquement, cet errant se revêt du costume
De la mer en courroux quand le ciel est poreux.

Brusquement, cet errant me présente un breuvage
Curieux de la sève ajoutée à du bois.
Dans mon rêve échanuré, j'aperçois un sauvage
Habillé de satin et des chants des hautbois.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois la corolle
De la fleur de la mer aux abords de Soissons
Un ogron à l'œil prompt qui m'occit la parole ;
Or le bourg sans labour est resté sans moissons

De la fleur de la mer, a parlé l'hirondelle
A la chatte orpheline aux regards amaigris
Je m'en vais à pas lent, je reçois des coups d'ailes
Qui va là ? Pourquoi donc ? demande-je aux vents gris.

A la chatte orpheline, au regard qui se courbe
Je réponde en pleurant, lacérant mon tramail
J'aperçois dans mon rêve un mendieur de la tourbe
Qui se vêt en été d'un burnous, d'un camail.

Monastir, ibidem, le 30 avril 2003

(VIII)-1 SANG DE LEURS

Dans le ciel purpurin le sanglot se propage.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois dans un dock
Des éclairs ébréchés qui a péché l'équipage
De la nuit tout en fleur que bénit Bey Sadok.

Dans la ville aux abois, de limon assouvie
Court le bouc qui chevrote et s'accroche au rameau
Du figuier étêté, séparée de la vie
Par un fil de rancœur quand blatère un chameau.

Court le bouc qui chevrote, or la nuit nous harcèle
Un sanglot de rancœur est monté jusqu'à moi.
Devant moi, j'aperçois un hibou, la sarcelle
Qui survole un faubourg qu'on a mis en émoi.

Un sanglot de rancœur a rempli la sacoche
De l'aurore au rai qui toujours nous flétrit
Je m'avance à pas lent dans le vent qui ricoche
Sur la fange échancre et le sang qu'il pétrit

De l'aurore au rai d'or je remplis ma besace ;
J'y mets donc l'orge ailée et j'y mets le bon grain.
Dans mon rêve échancre, je me trouve en alsace
Or il pleure en mon cœur sang de fleurs de chagrin.

Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 1er mai 2003

(VIII)-2 L'OCCISION DE L'ECLAIR

Dans mon rêve échancre, j'aperçois à pavie
Qui chevrote un vieux bouc, qui blatère un chameau ;
Je me dis à moi-même- en mon âme assouvie :-
« Qu'on t'accroche au soleil qui basane un hameau ! »

Ou'on t'accroche au soleil ! Son ardeur nous harcèle ;
La vigueur de l'été monte ainsi jusqu'à moi.
Dans mon rêve étêté, vient chanter la sarcelle ;
Tout mon cœur sans rancœur se râpait de l'émoi.

La vigueur de l'été monte alors et ricoche
Dans mon cœur sans rancœur, cependant que flétrit
Mon verset hyalin, parfumé, grain de coche.
De cochon empiffrés de sang ord qu'on pétrit

Dans mon cœur sans rancœur, j'ai caché ma besace
Ou'on remplit de douleur de sanglots, de chagrin
Et de peine acariâtre, arrachée en alsace,
Grand Allah donnez nous to parfum, ton bon grain !

Dans mon rêve échancre j'aperçois l'équipage
Assassin de la nuit que conduit Bey Sadok
J'en ai peur, je me tais, mon éclair se propage
Dans le ciel, sur la mer, pour s'occise en un dock.

Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 1er mai 2003

(VIII)-3 LE CHIEN DU DOCK

Ah vois-tu, troubadour n cette ardeur nous harcèle
Je le sais, par Allah, elle ascend jusqu'à moi.
Entendez hululer ces hiboux ! La sarcelle
Prend son vol, fendillant le nuage en émoi.

Je le sais, par Allah ! Elle a pris sa sacoche
Elle y mit du sang ord, du blé dur qu'on pétrit
Pour en faire un ergot purulent pour la coche,
Le cochon, son amant, qui toujours nous flétrit.

Elle y mit du sang ord – qui s'épand en Alsace
Elle y mit une armoise, un long pleur de chagrin ;
De sanglots au flot bot elle emplit sa besace.
J'ai rempli mon couffin d'un fumeux boulingrin.

Elle y met une armoise, en serpent de pavier
Je lui dis ; » que fais-tu de la fleur du rameau ?
Dans mon rêve échancre la vipère assouvie
De ma chair embaumée a piqué son chameau.

Je lui dis « que fais-tu de ce sang qu'on propage
Elle a dit « parle alors au pervers Bey Sadok ! »
Or je vois sur lamer un cinglant équipage
Que conduit le grand chien éduqué dans un dock/

Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 1er mai 2003

(VIII)-4 DRÔLE DE NAUFRAGE

Troubadour du faubourg, cache alors ta sacoche !
Ou'y mets-tu, par Allah ! Mon verset qui flétrit
Le dragon, le sorcier, le cochon sa coche
Le faubourg purulent que de sang on pétrit

Le dragon, le sorcier, le cochon de l'Alsace
Sont venus dans le bourg que flétrit le chagrin.
De versets, de benjoin, je remplis ma besace,
De mais, de rais d'or d'un brillant boulingrin.

De mais, de rais d'or se nourrit la sarcelle.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois en émoi
Un enfant orphelin dont le chant nous harcèle,
Grand Seigneur, son long pleur est entré jusqu'en moi.

Un enfant orphelin, qu'un serpent de Pavie
A piqué jusqu'au sang, a quitté son hameau
Pour errer au désert séparé de la vie ;
C'est ainsi que le vent le morveux- ce chameau.-

M'a piqué jusqu'au sang cet éclair qu'on propage
Dans la ville en sommeil où s'ébat Bey Sadock.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'équipage
Eméché de la nuit qui se noie en un dock.

Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 1er mai 2003

(VIII)-5 L'EQUIPAGE DE LA MORT

Il emporte en pleurant son sac lourd, sa besace
Ou'on remplit dans la nuit de sanglots, de chagrin,
Où va-t-il ? Où va-t-il ? – sous le ciel de l'Alsace
Replanter le parfum du verset, du bon grain d'Alsace.

Où va-t-il ? Où va – t- il ? – il remplit sa sacoche
Des sanglots de la mer dans le vent qui flétrit,
L'hiver long l'aperçoit ; dans le soir, il ricoche ;
Que voit-il au faubourg ? – du sang noir qu'on pétrit.

Le sanglot de la mer dans le soir nous harcèle
J'entrevois malgré moi, dans la brume en émoi,
Un trouvère hyalin qui poursuit la sarcelle ;
- le sanglot de la terre est monté jusqu'à moi.-

J'entrevois malgré moi le serpent de Pavie
Qui rampille en sifflant, qui s'accroche au rameau
De l'éclair purpurin, séparé de la vie ;
Honte à vous, m'écrie-je au grand –Chien, au chameau.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'équipage
De la mort purulente : un sultan ; Bey Sadock,
Un émir purpurin dont l'ergot se propage
Où qu'on aille : au vieux port, sur un flot, dans un dock...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1^{er} mai 2003

(IX)-1 LE VOUSOIR AUX SERPENTS

Le jour pleure, il se meurt, une étoile étincelle.
La nuit geint, le Grand- Chien assassin à l'œil prompt.
Devant moi, j'aperçois chatoyante, une ocelle.
Le voussoir a fait choir un long pleur qu'on corrompt.

La nuit geint ; le Grand-Chien assassin se promène ;
Il nous dit méchamment : » Brossez-moi les cheveux ! »
Dans mon rêve échancré, je réponse à Chimène,
A Racine, à Corneille endormis sur leurs vœux.

Il nous dit méchamment : » j'ai mordu Télémaque ;
Savez-vous la douleur qui jaillit de boucher ? »
Je lui dit gentiment : « je connais Andromaque,
Son cheval sur lequel je voudrais me jucher. »

Savez-vous la douleur qui jaillit et s'écaille ?
Dit l'auteur au vautour croassant au condor.
Je me tais ; la nuit geint ; un serpent de rocaille
Siffle encore au faubourg sans labour qui s'endort.

Je me tais ; la nuit geint ; le Grand- Chien se trémousse.
Le voussoir a fait choir des serpents sans douceur.
Le voussoir dans mon rêve un rayon de rousseur

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1er mai 2003

(IX)-2 VISIONS ENTRECROISEES

Qui va là ? M'écrié-je.- un grand chien se promène.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois des cheveux
Ballottés par le vent, - les cheveux de Chimène,
Dit Racine (ou Corneille) assommé par ses vœux.

Ballotté par le vent, est passé Télémaque ;
Où va-t-il dans ce vent ? – Grésiller au boucher
Allumé, par Allah, pour pieuse Andromaque
Qui voulut sur Hector tombé mort se jucher.

Où va-t-il dans ce vent ? – Mordiller la rocelle
Où rampille un serpent que survole un condor.
Dans mon rêve échanré, je repense à la caille,
A la poule, à la chever, au faubourg qui s'endort.

Où va-t-il dans ce vent qui le pousse et l'émousse ?
Rencontrer un trouvère amoureux de douceur,
Parfumer, par Allah, embrasser la frimousse
D'un enfant orphelin colorée de rousseur.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois une ocelle,
Un phalène à l'œil gris, un grillon à l'œil prompt,
Un charbon, une armoise, un chardon, l'étincelle
D'une étoile en colère et le ciel qui se prompt.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1^{er} mai 2003

(IX)-3 LE VŒU DE TELEMAQUE

Où vas-tu, troubadour ? – dans ce vent qui m'écaille
Rencontrer- par les monts, par les vœux – le condor,
Le serpent qui corrode en sifflant la racaille,
La vipère aux rais tors, le mendiant qui s'endort.

Le serpent, quoi corrode en sifflant ma frimousse,
A piqué ce matin mon aïeule et ma sœur
Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur la mousse
Un scorpion vermillon qui sautille en douceur.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois Andromaque ;
Elle avance à pas lent au devant d'un boucher.
J'entrevois dans la brume en courroux Télémaque :
« Ô vieux Zeus ! Sur ton dos, je veux tant me jucher. »

Elle avance à pas lent au devant de Chimène ;
Je lui dis : » Montre alors aux bourgeois tes cheveux ! »
« Ils sont gris, mon vieux chien se promène
Dans l'oued aux rocks tors où sont morts tous mes vœux. »

Je lui dis en pleurant : » montre alors l'étincelle.
De ta fleur de benjoin dont le rai ne se rompt ! »
Elle a dit en pleurant : » je dorlote une ocelle
Sous le ciel orphelin, appauvri qu'on corrompt. »

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1^{er} mai 2003

(IX)-4L'ADULTERATION DU CIEL

Que veux-tu, troubadour ? – Admirer Andromaque
Que l'Hellène eût voulue adresser au bûcher ;
Réciter le Coran, rencontrer Télémaque ;
Sermonner Jugurtha, sur son chef me jucher.

Réciter le Coran est plus beau que la mousse ;
Dit l'imam de Priam à mon frère, à ma sœur.
Dans la nuit, je me tais, or le vent se trémousse,
Il me dit brusquement : » Chante alors sans douceur ! »

Dans la nuit, je me tais, je tressaute et m'écaille,
Car j'ai peur, par Allah, du corbeau, du condor.
On a peur au faubourg ; in serpent de racaille.
Siffle encor dans la nuit, à l'aurore au rai d'or.

Dans mon rêve échanré, le Grand- Chien se promène
Librement au voussoir où je perds mes cheveux
Le dragon vomit feu sur l'époux de Chimène
Qui se fond comme éclair aux cités des morveux.

Le dragon vomit feu sur l'éclair d'une ocelle.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois l'ogron prompt,
Que dit il à ma sœur ? Que son œil étincelle
Tonitrué au voussoir qu'à chaque heure on corrompt.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1^{er} mai 2003

(IX)-5 CORRUPTION D'INDIEN

Où vas-tu troubadour, dans ce vent qui s'émousse ?
Où vas-tu, par Allah ?- Parfumer de douceur
Le faubourg en sommeil, de l'enfant la frimousse,
Le verset de fausset fredonné par ma sœur.

Où vas-tu, par Allah ? – Zchancre la rocelle
Où rampille un serpent, où se pose un condor
Caresser la perdrix dans la nuit qui s'écaille
Dans mon rêve échancre, le faubourg se rendort.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois Andromaque
A laquelle on prépare avec joie un bûcher ;
Dans un bourg éventré, furieux, Télémaque
A crié qu'il voulait sur la mort se jucher.

Dans un bourg éventré, le vacher se promène
Il s'en donne à cœur joie – exaucés sont ses vœux.-
J'aperçois dans mon rêve un aïeul de Chimène
Il la tient par la main, lui frottant les cheveux.

Il s'en donne à cœur joie, il a vu l'étincelle
D'un bien pourchassé par l'indien qu'ont corrompt.
Sur ma tête, a volé le parfum d'une ocelle
M'a brûlé le dragon au croc lourd, à l'œil prompt.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1^{er} mai 2003

(X)-1 LE JARDIN DE LA MORT

En dansant, le vent fou m'a giflé de sa penne,
M'a lancé son regard distordu, furibond.
Je me tais, car j'ai peur, je regarde avec peine
Ce vent fol, en courroux que je sais vagabond.

Je me tais, car j'ai peur, ma souffrance amollie
Je m'avance à pas court, du vieux Styx suis le cours.
Or la lune orpheline, or l'étoile abolie
Ont brûlé mon cœur vierge, ébréchant mon discours.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois le roi scythe,
Où va-t-elle, par Allah ? Il met cap sur l'orient.
Ses soldats doriens, dans leur marche illicite
Ont parlé bruyamment de s'en prendre à lorient.

Je m'avance à pas lent, le sorcier me dérouté
Il s'enfuit dans la nuit sous un pli de chaland
Son ami, le dragon, a fermé la redoute
De son père assassin du troupeau nonchalant.

Dans mon rêve échancre, j'ai lancé l'anathème
Contre un reître orgueilleux aux travaux accomplis
Au jardin de la mort, un curieux chrysanthème
Pend sa robe hyaline, embaumée, à long plis.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 mai 2003

(X)-2 LA MORT DU CHIEN

Que dis-tu troubadour ? – dans ma nuit démolie,
Où l'étoile a pleuré sans bercer son discours,
Sa chanson purpurine, aurorale, amollie,-
Sur la voie on ergote aux abois, je discours.

Dans mon rêve auroral, apparaît un roi scythe ;
Il me dit en riant : » je connais l'Orient
Ses jardins, ses matins, son négoce illicite
De Pavots. Où vas-tu, troubadour ? » À l'orient.

Un ogron vient me voir. Ton ami te redoute,
Me dit-il avec peine, au couchant nonchalant.
L'empereur de la Grèce a gagné la redoute
De Priam. Sur le Styx, glisse encore un chaland.

Le vieux pape Innocent a frappé d'anathème
Jean Calvin et Luther – pour leurs vœux accomplis
Au jardin de mon père, un brillant chrysanthème
A fleuri le matin de sa robe à long plis.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois avec peine
- c'est le soir vapoureux, le vent fou, vagabond,-
Un vautour croassant, dépouillé de sa penne.
La nuit meurt dans son sang, meurt le chien furibond.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 mai 2003

(X)-3 VISIONS ENTRECROISEES (2)

Des clameurs de guerriers, qui va là ? – le roi scythe
Se dit prêt ce matin à marcher sur l’Orient
Il avale en marchant un breuvage illicite
Préparé par son serf, - un vieux Franc de l’Orient.-

Le couchant rubescent a frappé d’anathème
Une étoile orpheline en chlamyde à long plis.
Le vieux gnome a brûlé mon brillant chrysanthème
En criant : » mes travaux sont toujours accomplis. »

Dans mon rêve échancre, j’aperçois la redoute
Où se cloître un ogron à l’esprit nonchalant ;
Un guerrier sans laurier qui me dit : » je redoute
Ce grand more hyalin, amoureux du chaland. »

Le jour pleure, il se meurt, ma douleur amollie
Je poursuis du regard la grande Ourse en son cours ;
J’aperçois cependant sur ma tour démolie
Ce guerrier sans laurier dont se perd le discours.

Dans mon rêve échancre j’aperçois avec peine,
Dans la brume, en errant effarant furibond ;
Le vent veuf, émouvant qu’à l’aurore on empenne ;
Le Grand – Chien qui claboude au couchant pudibond.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 mai 2003

(X)-4 FAUX PANTOUM

Où vas-tu troubadour ? – Déformer la redoute
Où se cache un ogron qui pâture un chalant,
Pourchasser ce sorcier dont on dit qu'il redoute
Mon verset et mon chant au parfum nonchalant.

Où se cache un ogron qui se paît d'anathème ?
Dans la grotte au fond creux, aux relents accomplis
Il répond ; » je ressème un curieux chrysanthème,
Un muguet, un lilas, un jasmin en surplus.

Dans la grotte au fond creux, a crié le roi scythe
Ou'a-t-il dit en criant ? Ou'il criait en orient
Trucider ses enfants de sa rage illicite
J'aperçois dans mon rêve un tyran à l'orient.

Ou'a-il dit en criant ?- sur ta tour démolie
Je rassoie le vautour, dans le vent, sans discours.
Je réponds cependant- ma souffrance amollie :-
« A-t-on vu cet oued ? » on se tait, je discours.

Je rassois le vautour sur sa tour que j'empenne
Que fais-tu. Dit le vent que je sais vagabond.
Je réponds en pleurant, vapoureux, avec peines
« Que l'on parle alors donc au printemps pudibond !

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 mai 2003

(X)-5 LE BOUCHER FURIBOND

Ce dragon furibond a fleuri l'anathème ;
Il le cache en riant au fond gris d'un surplis
La nuit donne en criant un brillant chrysanthème
À l'ogron à l'œil prompt, aux travaux accomplis.

Il se cache en criant dans la grotte, il redoute
La fleur rouge, assassine, au relent nonchalant.
Je lui dis : » gagne alors en courant la redoute
Où se cache un grand chien – sous le pont d'un chaland.- »

La fleur rouge, assassine a piqué le roi scythe ;
Je lui dis des mots doux que je cherche en Orient
Il me dit : » tais –toi donc ce discours illicite ! »
Dans mon rêve, apparaît le sorcier de Lorient.

Je lui dus des mots doux,- ma souffrance amollie.-
Il me dit dans la peur : » Cesse alors ton discours ! »
Je me tais brusquement ; sur ma tour démolie,
Le vent dense en silence, alentour je discours.

Il me dit dans la peur : » Vois ce vent qui s'empenne ! »
Il répond tout en pleurs : » je le sais vagabond. »
Il me dit dans la peur qu'il se paît de ma peine.
J'aperçois dans mon rêve un boucher furibond.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 mai 2003